

PER

J-451

BAnQ

# reflet de Société

«un regard différent sur notre société»

Vol. 19 N°2 Novembre / Décembre 2010

## Arpi Artiste vagabond

## Les prisons du commandant Piché Électrosensibilité

PP40025160

R07638

1 4300 P2 L206

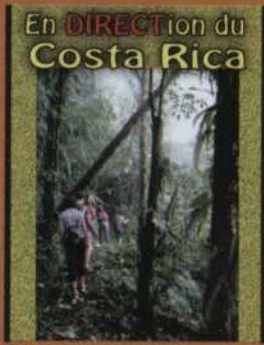
JD 0 5 ANS 26 NOS RECUS 19.2 (J)XX38

DEPOT LEGAL BIBLIOTHEQUE NATIONALE

2275 RUE HOLT

MONTREAL QC H2G 3H1

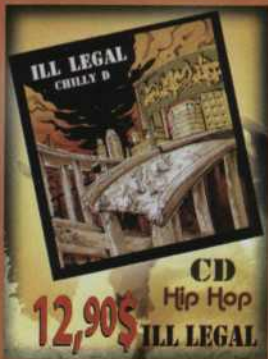
Taxes et livraison  
incluses



Projet journalistique international **6,95\$**



**12,90\$** Hip Hop et Soul  
RÉFLEXIONS



**12,90\$** Hip Hop  
ILL. LEGAL



DVD Spectacle Hip-Hop et orgues classiques **25\$**

## Merci pour votre abonnement

Cher lecteur,

Je profite de cette occasion pour vous remercier de votre aide et de votre soutien à notre mission auprès des jeunes. C'est grâce à votre implication et à votre abonnement que nous pouvons continuer à offrir des services attrayants.

Écrire est aussi une contribution importante. Dans Reflet de Société, tout citoyen peut prendre sa place et livrer son témoignage. Par la poste ou directement sur le forum de notre site Internet, vos commentaires contribuent à la richesse de nos débats de société.

Lire Reflet de Société, c'est déjà agir.

*Raymond Viger*

**Oui**  
Je m'abonne

- 1 an - 6 nos. **34,95\$**  
 2 ans - 12 nos. **59,95\$**  
 3 ans - 18 nos. **79,95\$**  
 Taxes incluses

- Abonnement   
 EnDIRECTION du Costa Rica 6,95\$   
 CD Musique RÉFLEXIONS 12,90\$   
 CD Musique ILL. LEGAL 12,90\$   
 DVD Le Choc des Cultures 25\$   
 Taxes et transport inclus TOTAL

P.S. Abonnez-vous en ligne au [www.refletdesociete.com](http://www.refletdesociete.com)  
 Quelques clics de souris suffiront pour nous apporter votre soutien!

OK

Prénom: \_\_\_\_\_ Nom: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_

Ville: \_\_\_\_\_ Province: \_\_\_\_\_

Code Postal: \_\_\_\_\_ Tél.: \_\_\_\_\_

Courriel: \_\_\_\_\_ Date: \_\_\_\_\_

No. Carte: \_\_\_\_\_ Date d'expiration: \_\_\_\_\_

Signature: \_\_\_\_\_

VISA  MASTER CARD  AMEX International **39,00\$ Cad. 1 an**

Toute contribution supplémentaire pour soutenir notre travail est la bienvenue.

# Reflet de Société

**Le citoyen au cœur de notre mission**

**Un regard différent, critique et empreint de compassion  
sur les grands enjeux de société**

**Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager  
leurs expériences et faire progresser les débats**

**Un magazine d'information entièrement indépendant,  
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec**

**Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont  
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre  
des services de réinsertion sociale aux jeunes.**

*Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.*

4233 Ste-Catherine Est. Montréal, Qc H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 ISNN 1615-4774  
Sans frais : 1-877-256-9009 Fax : (514) 256-9444 Internet : [www.refletdesociete.com](http://www.refletdesociete.com)



# Éditorial

## Prostitution EST-CE QU'ON BANALISE LE DÉBAT?



RAYMOND VIGER

[www.raymondviger.wordpress.com](http://www.raymondviger.wordpress.com)

**La préparation d'un magazine tel que Reflet de Société est toujours remplie de surprises. Nous ne savons jamais à l'avance quel sera le thème du numéro, les débats que nous soulèverons. Parce que chez nous, ce sont les lecteurs qui dictent notre ligne éditoriale.**

Dans le numéro de juin, nous avons publié l'article de Chloé sur sa vie dans le monde de la prostitution. Nous avons reçu 123 commentaires. Notre courrier du lecteur représente les différentes polarités des commentaires reçus. Des commentaires qui nous proviennent de personnes qui vivent toujours de la prostitu-

tion, d'autres qui l'ont fait mais qui ont cessé, des clients actuels, d'anciens clients...

Il était logique de revenir dans ce numéro, avec un reportage de Maïram Guissé, sur les solutions que citoyens, marchands et politiciens tentent de trouver vis-à-vis les irritants de la prostitution de rue. Nous avons ensuite le témoignage de Brittany, une femme qui a débuté dans la prostitution à l'adolescence et qui a été escorte, autant en agence qu'à son compte.

Dans cet éternel débat, certains diront: «Cela a toujours existé et ça va toujours exister», «c'est leur choix», «si ça les tente, qu'on les laisse faire», «c'est le plus vieux métier du monde...» Ce genre de commentaires fabriqués à l'avance est-il une façon de banaliser le débat sur la prostitution? Est-ce une façon de faire l'autruche vis-à-vis la souffrance que certaines personnes vivent? Ou encore d'ignorer notre incompétence en tant que société à trouver des solutions qui fonctionnent et y investir les budgets nécessaires?

La réflexion que nous devons porter sur la prostitution ne peut se limiter à deux extrêmes. Parce qu'entre la prostituée sur le coin de la rue qui a des problèmes de santé mentale et physique et celle qui couche avec les grands de ce monde à des prix faramineux, il existe tout un monde de nuances.

Le débat sur la prostitution ne peut pas être pris à la légère. Il peut encore moins se limiter à une position politique simpliste telle que se borner à se questionner sur la légalisation. Aucune loi ou règlement ne pourra être juste et équitable dans un monde qui présente autant de variations, de motivations et de justifications que de celui de la prostitution.

Peu importe la position politique ou juridique que nous adopterons, dans tous les cas, il nous faut investir temps et argent dans les conséquences des choix que nous ferons. Il faut assumer et arrêter de jouer aux gérants d'estrade. Il est temps de descendre sur le terrain et d'être réaliste sur le devenir de milliers de personnes qui attendent que nous prenions position.

### SPECTACLE DE FINANCEMENT

Le 20 novembre prochain, nous organisons, au skatepark Le TAZ, un spectacle de levée de fonds. Un spectacle à grand déploiement mettant en vedette, sur la même scène, des breakdancers, les percussionnistes de Samajam et les sports extrêmes (Roller blade, skateboard et BMX). Un spectacle animé par la chroniqueuse télé Annie-Soleil Proteau. Un spectacle de financement qui permettra à près de 100 artistes d'évoluer sur la scène principale et sur les 3 scènes complémentaires. Une mise en scène professionnelle signée Pierre Gagnon.

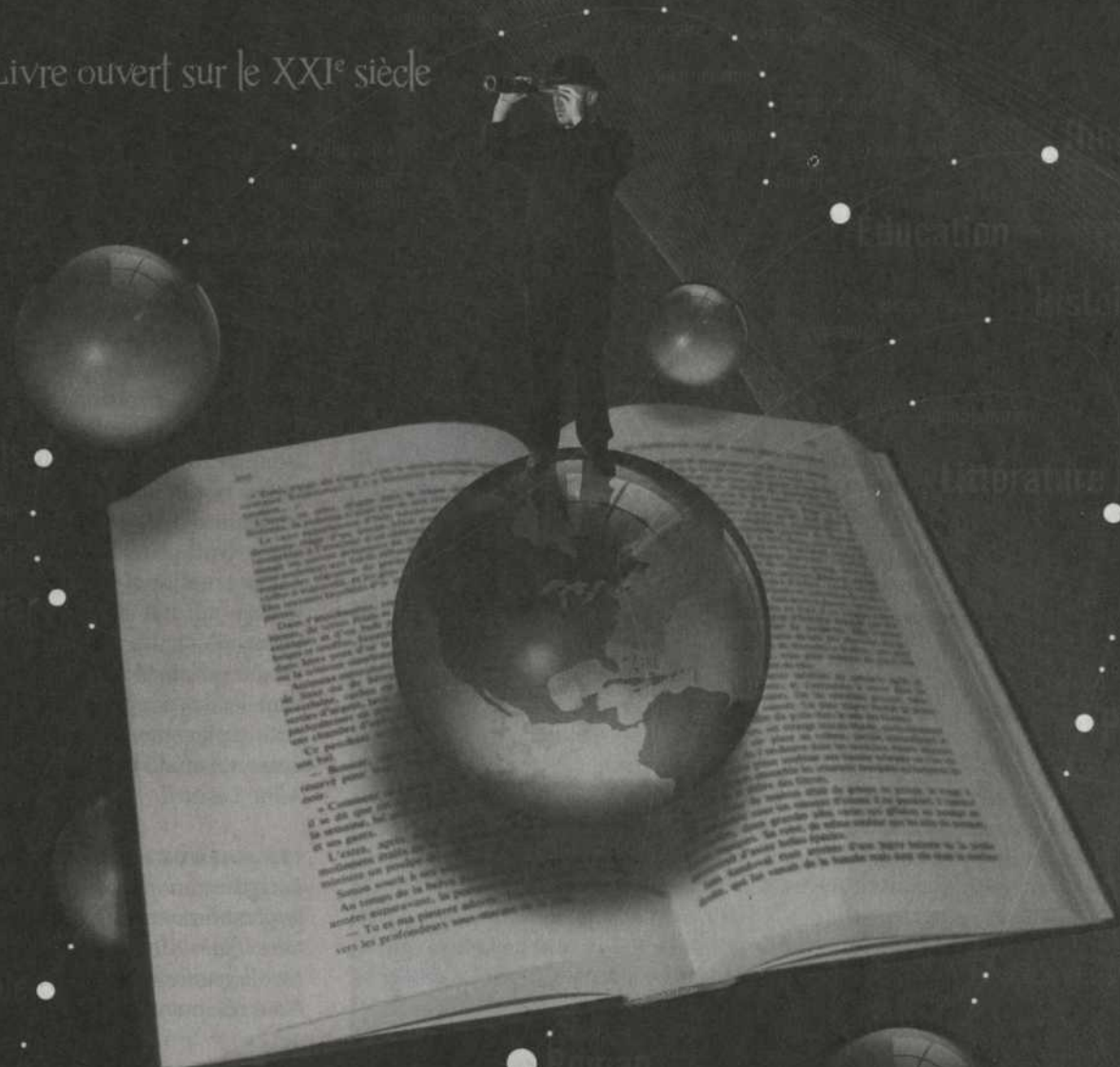
Un spectacle de financement que nous avons voulu accessible à tous: 15\$ pour les étudiants et les aînés, 20\$ pour l'admission générale, taxes incluses. Il fera grand plaisir à l'équipe de Reflet de Société de vous y rencontrer. Les billets sont disponibles auprès de l'organisme (514-256-9000, [www.refletdesociete.com](http://www.refletdesociete.com)) ou encore sur le réseau [www.admission.com](http://www.admission.com). Merci de nous soutenir par votre présence.



présente

# SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Livre ouvert sur le XXI<sup>e</sup> siècle

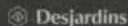


17 AU 22  
NOVEMBRE  
2010

PLACE BONAVENTURE  
[salondulivredeMontreal.com](http://salondulivredeMontreal.com)



LA PRESSE



# Reflète de Société

## SERVICES AUX ABONNÉS

Changement d'adresse  
(514) 256-9000

## ÉDITEUR / RÉDACTEUR EN CHEF

**Raymond Viger**  
(514) 256-4467  
raymondviger@hotmail.com

## PUBLICITÉ ET COMMANDITE

### DIRECTRICE ADMINISTRATIVE

**Danielle Simard**  
(514) 256-9000  
journal@journaldelarue.ca

### JOURNALISTES

**Julie Philippe,**  
**Dominic Desmarais,**  
**Eve Lemay,**  
**Maïram Guissé,**  
**Amélie Lévesque**

### COLLABORATEURS

**Jean-Pierre Bellemare,**  
**Louise Gagné, Nicole Viau,**  
**Jean-Claude Leclerc,**  
**Colin McGregor**

### PUPITRE

**Gabriel Alexandre Gosselin**

### GRAPHISME

**Ju@n Carlos Sanchez Lopez**

### PHOTOGRAPHES

**François Laplante-Delagrave**

### ILLUSTRATIONS

**Louise Pianetti,**  
**Mabi**

### CORRECTION

**Marie Kabel**

### CAFÉ-GRAFFITI

**(514) 259-6900**

**NE ME  
JETTE PAS,  
passe-moi  
à un ami  
6,95\$  
l'unité**

ABONNEMENT VOIR P. 33

**Notre mission:** Le **Journal de la Rue** est un organisme à but non lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socioéconomique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source. Les textes et les dessins qui apparaissent dans *Reflète de Société* sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

*Reflète de Société* est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques: drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On y propose des solutions et des ressources.

*Reflète de Société* dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes.

Nous reconnaissons l'aide financière accordée par le gouvernement du Canada pour nos dépenses d'envoi postal et nos coûts rédactionnels par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP) et du Fonds du Canada pour les magazines. Convention de la poste-publications n° 40025160, n° d'enregistrement 07638.



## Courrier du lecteur



### BÊTISES POLITIQUES

Actuellement nous payons les politiciens qui s'échangent allégrement des bêtises en chambre. Au fédéral, la prorogation du Parlement a repoussé des décisions importantes de plusieurs mois. Au provincial, le Premier ministre et plusieurs députés enrichissent les compagnies aériennes; ils sont devenus des globe-trotters et se sentent mieux à l'international que «chez nous». Est-ce normal et nécessaire d'envoyer plusieurs députés dans une même mission? Les citoyens reçoivent-ils des comptes-rendus de tous ces déplacements? Pourtant, chaque citoyen du Québec paie la note!  
*Aline Lessard*

### LES JOIES DE LA PROSTITUTION

*La présentation du texte de Chloé sur la prostitution a suscité 123 commentaires (juin 2010). Des gens de différentes allégeances ont donné leur opinion. Nous résumons ici les principales.*

### Un client sur le tard

J'ai commencé très, très tard ma vie sexuelle avec des escortes et des masseuses. Je ne suis plus client depuis plus d'un an car je veux maintenant davantage dans ma vie. Entre autre, une famille. Je comprends l'effet psychologique néfaste de la

[www.refletdesociete.com](http://www.refletdesociete.com)

prostitution car j'ai aussi eu une relation d'amitié avec une escorte. J'ai ainsi eu le privilège de voir les deux côtés de la médaille. C'est payant pour elle, mais à quel «prix»?

Une annonce dans les journaux pour une agence d'escorte coûte cher. Pourtant, le journal profite autant que les agences mais n'est pas pénalisé par la loi. Est-ce l'hypocrisie du système? Je crois que c'est faire l'autruche de croire qu'on peut éliminer la prostitution. La décriminalisation est un premier pas pour celles qui sont dans le milieu sans choix ou...par choix, même si elles sont rares. Au moins, les pour et les contre s'entendent sur ce point... quand ils ne sont pas des extrémistes. C'est en unissant les deux camps que l'on pourra faire changer l'opinion politique sur ce sujet.

Mike

### Réflexion

Qu'est ce qu'un «métier» où il faut la contrainte et la traite pour que les effectifs soient suffisants?

Anonyme

### Sexe et argent

Une relation équilibrée et respectueuse peut être une relation ou les deux ont des relations sexuelles, sans plus. C'est l'argent qui dérange, pas le sexe.

Lora

### Un témoin de l'industrie

Il faut faire attention à ne pas généraliser! Les prostituées ne sont pas toutes des droguées finies, blasées par la vie. Les clients ne sont pas tous de vieux vicieux irrespectueux. La relation avec la sexualité n'est pas pareille pour tous et chacun non plus.

Jeff

### Sympathisante

La prostitution peut rendre l'intimité difficile à vivre. Mais l'intimité ne se vit pas qu'à travers le sexe. L'amitié est souvent plus durable. L'éveil de

cette sensation amoureuse devrait être la priorité. Ce n'est malheureusement pas enseigné à l'école. Il faut l'apprendre dans la vie de tous les jours par l'exemple et la pratique.

Margotella

### Un client abolitionniste

J'ai un passé de client. J'avais 20 ans et j'étais marin. Aujourd'hui je suis pour la responsabilisation pénale du clientélisme, pour un interdit d'achat de tout service dit sexuel. C'est ma condition d'époux, de frère et de père qui m'en a fait prendre conscience et aussi ma quête de compréhension de la sexualité et des différents moyens de la vivre qui m'amènent aujourd'hui à un tel choix. Il y a dans la prostitution une violence irrévocable. Consentie ou non, la prostitution demeure une violence.

Je choisis l'abolition de la prostitution en étant bien conscient qu'abolir n'est pas faire disparaître. Interdire permet d'être cohérent entre l'éducation, la prévention et la pénalisation. Que certaines personnes soient parvenues à préserver un relatif espace de «liberté» à l'intérieur de l'apartheid ou de l'esclavage ne constitue en aucune manière leur justification. Il en est de même pour la prostitution.

Jean-Louis

### Une prostituée

La prostitution n'est pas faite pour tout le monde. Mais de là à dire que toutes les prostituées n'aiment pas ce qu'elles font, il y a tout un écart. Ce n'est pas de faire la job qui est dur. C'est le mépris de la société envers nous qui est le plus dur à gérer et on a tendance à s'isoler. Tout le monde a le droit à une sexualité. Quand on ne la trouve pas à la maison et qu'on n'a peut-être pas envie de séduire, certains se tournent vers des prostituées. Faites en sorte qu'on ait plus de droits et accès à plus de sécurité,

au lieu de continuer à nous criminaliser. Sauvez celles qui ont envie d'être sauvées! Mais laissez les autres tranquilles.

Amélie Jolie

### Une escorte

J'ai moi-même été escorte. Je ne me considère absolument pas comme une «nymphomane» et pourtant, je ressentais du désir pour la majorité de mes clients. Je serais incapable d'éprouver du désir et du plaisir si je devais partager mon intimité avec plusieurs hommes par jour. Et c'est exactement pour cette raison-là que je ne le faisais pas. C'est à chacune d'établir ses propres limites, selon ses besoins et ses valeurs. Pas selon ce que la société nous dicte.

Je ne considère pas la prostitution comme étant automatiquement violente envers ceux et celles qui la pratiquent. Quand c'est un choix assumé et éclairé, il peut être vécu dans la sérénité (enfin, une sérénité relative puisque le regard que la société porte sur nous pèse parfois très lourd).

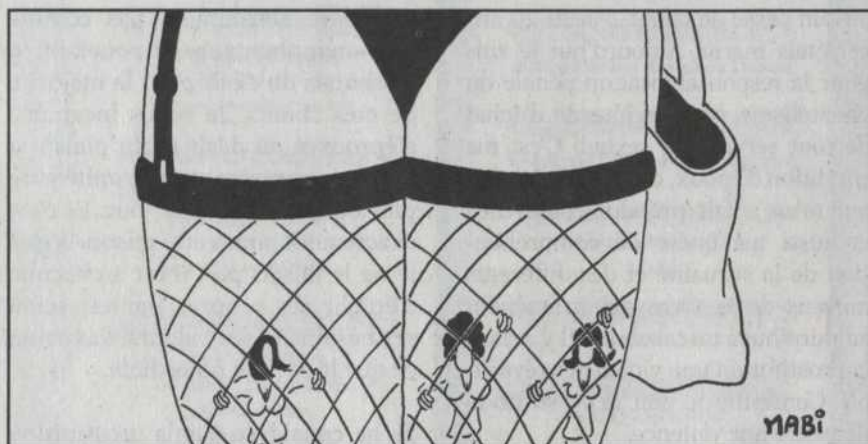
Loin de moi l'idée d'encourager qui que ce soit dans cette voie puisque la prostitution n'est pas faite pour tout le monde. Étant donné sa nature très intime, il peut y avoir des conséquences désastreuses pour quiconque n'a pas les outils nécessaires pour composer avec toute sa complexité. Plusieurs diront qu'il n'y a rien de bien compliqué à offrir ses charmes en échange d'argent. Ils oublient les nombreuses implications psychologiques et émotionnelles. Je ne souhaite pas envoyer le message que la prostitution est facile. La maturité est une qualité essentielle pour établir des balises et réussir à les maintenir. J'ai commencé à me prostituer au début de la trentaine.

Ariane

# Une escorte se raconte

## Vivre dans la nuit

DOMINIC DESMARAIS



**Britanny a gagné sa vie pendant des années en se prostituant. Dans la rue, pour des agences d'escorte et à son domicile. Dans ce numéro, elle dévoile les dessous de son expérience dans une agence d'escorte.**

Britanny a quitté le monde de la prostitution il y a quelques années. Cette belle grande blonde de 36 ans, qui en paraît 10 de moins, ne correspond pas à l'archétype de la prostituée maganée. Avec sa haute taille, ses vêtements à la mode, son maquillage finement retouché, elle affiche une assurance qui détonne avec son passé. Britanny ne joue pas à la victime. Elle est consciente de son vécu. C'est purement pour l'appât du gain qu'elle a choisit cette vie. Pour faire de l'argent rapidement. «Connais-tu beaucoup d'emplois qui rapportent 120 à 140\$ l'heure», demande-t-elle avec aplomb.

### L'ÉVEIL À LA PROSTITUTION

Ambitieuse et pleine de rêves, la jeune Britanny voulait goûter, dès

l'adolescence, à la vie de luxe. Une vie que lui faisait miroiter la société mais qui lui était refusée. Placée en foyer de groupe de 11 à 13 ans, elle a vécu ensuite en centre d'accueil jusqu'à sa majorité. «J'avais une paie minable, au centre d'accueil. Ça payait à peine le rouge à lèvres. Je voyais des filles qui se prostituaient et je les admirais. Je les trouvais chanceuses d'avoir de beaux vêtements. J'en voulais aussi!»

C'est lors de ses sorties du centre, les week-ends, qu'elle s'ouvre tranquillement à l'univers de la prostitution. Elle a 17 ans. «Quand je n'allais pas chez mes parents, je passais mes fins de semaines chez des gens peu fréquentables. J'ai commencé à en parler. Que j'aimerais faire plus de sous pour m'acheter du maquillage, du linge. Ces gens m'ont présenté des hommes... Mes éducateurs ne les aimaient pas», dit-elle sourire en coin.

Puis arrive la majorité. Prête ou pas, la jeune femme doit quitter l'institution et voler de ses propres ailes.

«J'ai paniqué. Je n'arrivais pas à joindre les deux bouts. L'appart, la bouffe, les comptes... J'ai commencé par la prostitution de rue.» Sur le trottoir de la Sainte-Catherine, elle est rapidement découverte par Terry, qui possède une agence d'escorte. Il lui offre de travailler pour son agence. «Ça m'allait mieux. Sur Sainte-Catherine, c'est plus des junkies.» Terry a 15 filles qui travaillent pour lui. Il prend Britanny sous son aile. Pour ses premiers clients, il l'accompagne jusqu'à la porte et s'assure qu'elle est payée. Le service qu'elle offre est payable d'avance. Sur 140\$ pour une heure, 80\$ lui reviennent.

«Je voulais de l'argent facile pour pouvoir me payer tout ce que je voulais. Je décidais de mon horaire. Je trouvais ça bien. Je pensais être «maître» de ma vie», se rappelle-t-elle de ses débuts. Britanny a travaillé près de deux ans pour Terry. Ils sont restés amis. Après une pause des agences pour travailler seule, de chez elle, Britanny contacte l'agence de madame Dodo quelle trouve dans les petites annonces d'un journal. «Elle m'a demandé mes mensurations et le nom que j'allais utiliser. Je lui ai demandé si elle voulait me voir avant. Elle m'a dit non, on va te voir quand on va venir te chercher!»

### UNE SOIRÉE AU BOULOT

Ses quarts de travail débutaient à l'heure du souper pour se terminer vers les 3 heures du matin. Le nombre de clients variait à chaque soir, entre un et trois. «Si je voulais des clients, j'appelais pour me rapporter. Je

n'avais pas de gun sur la tempe pour me forcer à travailler.» Un chauffeur, souvent Dodo et son mari à l'époque où elle travaillait pour cette agence, la prenait chez elle pour l'emmener chez le client ou dans un motel. Pour s'assurer de sa sécurité, le chauffeur attendait dans la voiture. Mais à ses débuts, le cellulaire commence à peine à faire une percée. S'il lui arrive malheur, elle doit se précipiter à l'extérieur pour aviser son protecteur. Chanceuse, elle n'a pas eu de problèmes. «Mais une fois, en rencontrant le client, j'ai eu des doutes. Je ne le sentais pas. Le chauffeur a appelé l'agence. On est reparti aussitôt.» L'histoire ne dit pas si l'agence a envoyé une autre fille satisfaire le client abandonné.

Comme escorte, Brittany a connu tous les genres d'hommes. Le travailleur d'usine, de la construction, l'avocat, le PDG. Des pauvres comme des riches à craquer. Des célibataires, des hommes mariés. Des timides, des tourmentés. Des *straights*, des pervers. Après avoir reçu l'argent, son travail commence. «Des fois c'est étend toi sur le dos tout de suite. D'autres fois, on m'offrait du vin pour me détendre. Surtout quand il s'agissait d'un nouveau client. J'étais nerveuse. Mais avec la plupart, il n'y avait pas de *niaisage*. Ils ne m'ont pas fait venir pour parler de la pluie et du beau temps», dit-elle avec candeur. La jeune femme est consciente qu'elle sert de jouet sexuel. «Ils font ce qu'ils veulent avec nous. On est payées pour ça. Il faut leur donner leur fantasme. Les clients nous demandent ce qu'ils n'oseraient pas demander à leur conjointe. Donc c'est à nous à répondre à leur besoins.» Brittany énumère toutes sortes de demandes des clients sans pudeur. La liste est longue, crue.

#### PROSTITUTION ET DROGUE

«Quand j'allais faire des clients, c'est sûr que je me gelais un peu la *bette* pour me donner du courage. De la

coke, des joints, de l'alcool. Je l'ai déjà fait à jeun, mais j'étais très stressée ces fois-là. On *pogne* pas toujours le top modèle! Il y a des clients qui sont franchement dégueulasses, qui ont des grosses *bédaines*. Je comprends les filles qui consomment. C'est dur, psychologiquement. Quand c'est un nouveau client, tu ne sais pas à quoi t'attendre. Va-t-il m'agresser? C'est toujours ta sécurité qui est en jeu. Ce n'est pas nécessairement celui qui fait le plus dur qui est le pire. J'ai rencontré de parfaits salauds qui portent l'habit et la cravate.» Les agences pour lesquelles elle a travaillé ne lui fournissaient pas sa drogue. Dans d'autres milieux, c'est une bonne façon de garder les prostituées sous l'emprise du souteneur. Et s'assurer de récupérer tout l'argent en leur vendant de la came dont elles sont devenues dépendantes.

#### LA VIE APRÈS LE TRAVAIL

Sitôt le rendez-vous terminé, elle fait le vide. «Pendant que je suis avec le client, c'est comme si je mettais le pilote automatique. J'ai fait semblant de jouir plus souvent qu'à mon tour! Une fois terminé, je ne veux plus y penser.» Pour oublier son travail, Brittany dépense rapidement ce qu'elle gagne. Une façon de justifier l'argent qui remplit son portefeuille. «On pense que parce qu'on est capable de s'acheter de beaux meubles, de fréquenter de bons restaurants, de se payer des chirurgies plastiques, on est heureux. Mais c'est illusoire. Et tu en veux toujours plus. Tu te crées des besoins. Donc tu veux plus de clients. Le cycle infernal commence. C'est le retour au boulot. Avec le stress de voir les clients... pour mieux dépenser l'argent», explique-t-elle.

#### SORTIR D'UNE AGENCE

Britanny n'a eu aucune difficulté à quitter les deux agences pour les-

quelles elle a travaillé. Elle a cessé de se rapporter. Et quand elle a reçu un appel pour savoir si elle voulait un client qui la demandait, elle a signifié sa décision d'arrêter. Aussi simplement. «Dodo m'avait dit de me sentir à l'aise d'en sortir quand je voulais.» Mais quitter l'agence est une chose. Tourner le dos au salaire en est une autre. «C'est trop d'argent vite fait. C'est dur de s'en sortir. Aujourd'hui, je ne roule pas sur l'or. Je suis incapable de me payer du luxe. Mais j'ai 36 ans. Je n'ai plus la patience de faire ça. Je cherche toujours l'amour. Mais je ne le trouverai pas avec un client! À l'époque, j'ai eu des aventures, des amants. Mais jamais de petit ami régulier. C'était difficile. Quel gars accepterait que sa blonde couche avec d'autres hommes pour de l'argent? Même s'il n'y a aucun sentiment?»

## LA RÉCOMPENSE

REGARD SUR DES GENS DE COEUR

DOCUMENTAIRE SUR LE BÉNÉVOLAT

Découvrir sa communauté  
Donner un sens à sa vie  
Prendre part à la vie sociale et de quartier  
Expérimenter et mieux se connaître

19,95\$ + 5,05\$ (taxes et frais de livraison)

Disponible en ligne au  
[www.editionstnt.com](http://www.editionstnt.com)  
ou par la poste auprès  
du Journal de la Rue



# Arpi, l'artiste vagabond



PHOTOS: FRANÇOIS LAPLANTE-DELAGRAVE

**Arpi, un graffeur qui commence à faire sa marque a vécu dans la marginalité et la précarité pour assouvir sa passion. Le parcours sinueux qu'il a suivi pour vivre son art parle autant que ses oeuvres.**

DOMINIC DESMARAIS

Décontracté, les cheveux en bataille qui vont de pair avec ses idées qui partent dans toutes les directions, Arpi a une joie de vivre contagieuse. Son côté artistique, il l'a développé dans sa façon d'aborder la vie. En voulant tout goûter, tout expérimenter.

Comme bien d'autres, cet éternel curieux s'est cherché à l'adolescence. Attiré par le dessin, il observe le graffiti pendant plusieurs années avant d'oser s'y frotter. À 17 ans, l'âge des décisions, il doit choisir sa voie. Son intérêt pour le dessin le dirige vers le graphisme au cégep. Mais Arpi déchanté. Il ne se sent pas à sa place. Il n'a pas complété une année qu'il s'absente de plus en plus de ses cours. «J'ai compris qu'à l'école, ce n'est pas ta passion qui paie, c'est d'être dans le moule.»

Le jeune homme est confronté à la réalité du monde adulte en observant ses enseignants. Certains sont des artistes frustrés devenus professeurs par dépit, pas par choix. Arpi commence à décrocher. Il s'évade en pensée vers la Colombie-Britannique. Il aimerait travailler dans l'industrie du skateboard à Vancouver.

C'est lors d'un cours d'infographie qu'il se réveille. La vie lui envoie un signe. Il aperçoit ses confrères rivés à leurs écrans, comme s'ils se faisaient bronzer devant l'ordinateur. «Personne n'avait conscience des autres. Ils n'existaient que pour leur ordi. J'ai réalisé que le graphisme, c'est peut-être de l'art mais le gros du travail se fait devant l'écran. Alors, avoir ça comme profession... Même la peinture, quand tu ne fais que ça au quotidien, tu développes des lésions professionnelles. En contrepartie, plus tu t'exposes à la nouveauté, plus tu apprends vite», dit-il en connaissance de cause.



PHOTO: PATRICE BOUDREAU

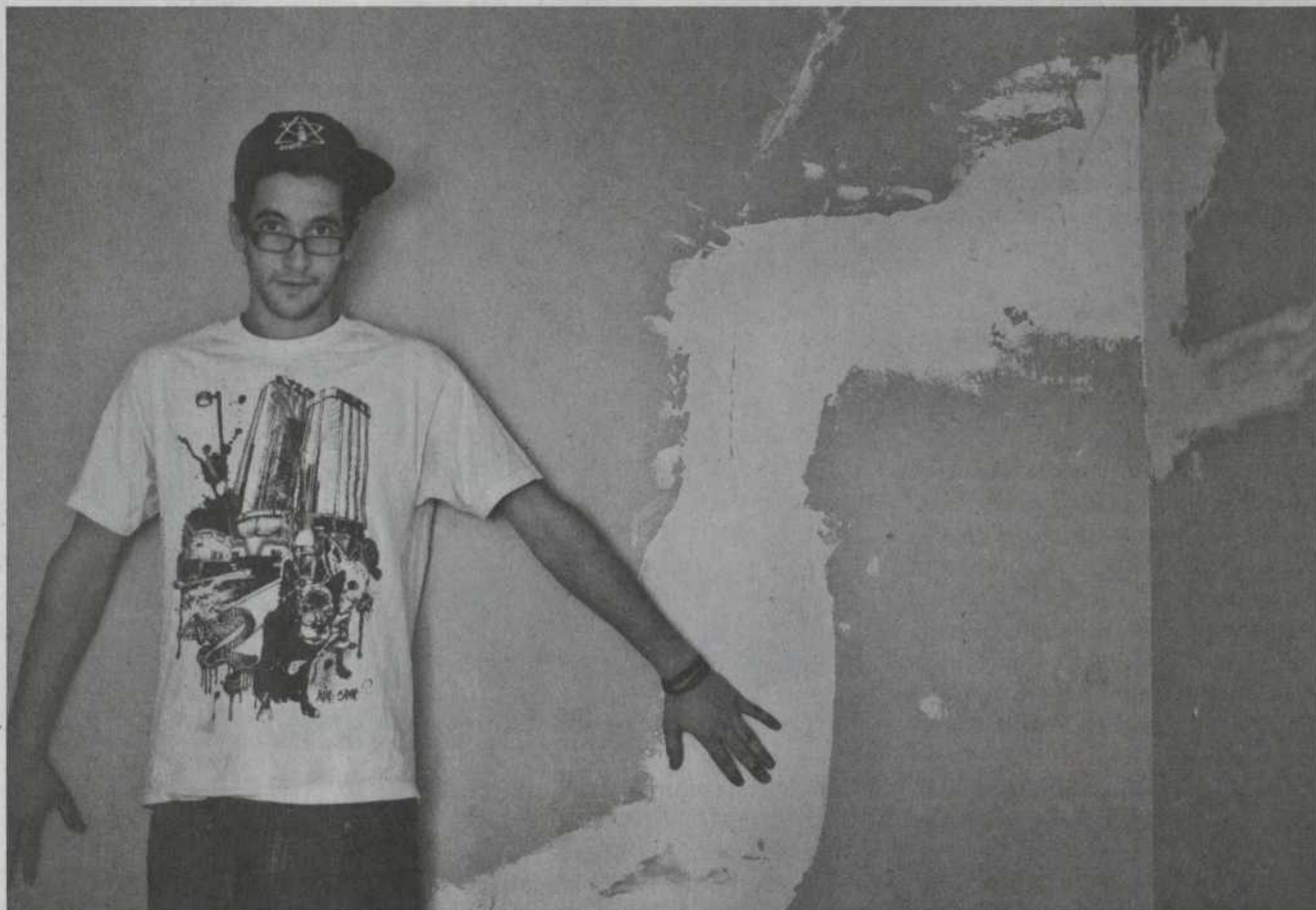
À partir de ce moment, sa vie prend le virage de l'inattendu. Il rêve de grands espaces, de liberté. Il exprime ses frustrations à la maison. Avec sa mère, tout devient prétexte à engueulade. Un jour, il lui demande si elle souhaite qu'il quitte le foyer familial. Elle répond oui. Arpi casse son petit cochon, va coucher chez un ami le soir même et achète un billet d'autobus pour Vancouver dès le lendemain. Il a 18 ans. Il quitte le seul monde qu'il connaît.

DÉPART POUR L'INCONNU

En chemin pour la Colombie-Britannique et son industrie de la planche à roulettes, le jeune Arpi profite de sa liberté nouvellement acquise. Il débarque à Calgary pour une petite escale de deux jours. Objectif: le Millenium Park, le plus grand skatepark extérieur en Amérique du Nord à l'époque. Vancouver peut bien attendre 48 heures! Finalement, il y accrochera ses roulettes pendant 2 mois.

Il dort où il peut. Dans la rue ou chez des amis qu'il rencontre. «C'était la première fois de ma vie que je couchais n'importe où. Que je n'avais pas d'argent dans mon compte en banque et dans mes poches. Et j'étais encore en vie! Je me disais: je n'ai pas besoin de cash! Ça ne me stressait pas, au début. C'était l'aventure. J'étais émerveillé de voir que c'était possible de vivre sans un sou!»

Arpi se nourrit dans les organismes de soupe populaire. Il savoure sa passion du skate la nuit. Le jour, il dort dans les parcs pour éviter les policiers. Après deux mois, il se lasse de cette vie. «Quand j'allais manger dans les refuges, j'étais toujours avec des itinérants et des fous. Je les voyais boire des bouteilles de parfum. Dès qu'ils se levaient, ils s'intoxiquaient. Je voulais vivre autre chose.» Bien qu'il vit comme un itinérant, Arpi ne se sent pas l'un des leurs. Comme il commence à le réaliser, la vie lui fait signe. Un Haïtien, originaire du



Québec, l'invite à l'accompagner travailler sur une ferme biologique à Creston, en Colombie-Britannique. L'appel de l'ouest refait surface.

#### L'APPEL DE LA TERRE

Arpi passe l'automne et le début de l'hiver à Creston. Il fait la récolte, vide les champs avant l'arrivée de la neige. Il entrepose, lave et trie des carottes, des oignons, des patates. «Il neigeait et on lavait des carottes. Les mains me gelaient», se souvient-il en s'esclaffant. À cette époque, il loge dans une maison abandonnée, sans eau ni chauffage. Les fondations sont en ruine, les fourmis infestent le sol, les murs. L'expérience de la rue, à Calgary, lui sert. Il sait qu'il est capable de supporter des conditions de vie misérables. Aux fêtes, il retourne chez lui. Mais il a encore des choses à vivre

en Colombie-Britannique. Il y retourne en janvier. Il n'a pas d'argent, pas d'emploi. «Je connaissais une boulangerie qui jetait son pain dans une poubelle. Pendant une semaine, je n'ai mangé que ça. Je trouvais ça excitant d'être capable de subvenir à mes besoins grâce à ma débrouillardise. Mais je me disais que si j'étais capable de me démerder, pourquoi ne pas faire autre chose?»

Le jeune homme se trouve un emploi la semaine suivante sur une autre ferme. Il quittera la Colombie-Britannique en avril pour mieux se retrouver sur une ferme familiale au Québec. «J'étais épanoui, en santé. J'ai vu le cycle de la terre. J'ai appris à opérer des tracteurs, des moissonneuses-batteuses. Je ne faisais que travailler. Pas de dessin, pas de grafs. J'étais heureux d'être en contact avec

la terre. Mais j'étais encore éloigné de tout.»

En six mois, il ne prend que 5 jours de congé. À la fin de la récolte, en octobre, Arpi tourne le dos à la ferme le coeur léger. «Partout où je suis allé, j'ai rencontré des gens, j'ai tissé des liens. Même si je sais que je ne les reverrai plus jamais, je quitte toujours un endroit avec le sourire. J'emmène avec moi une partie d'eux, des moments que nous avons partagés», dit-il en parlant de ses endroits de vagabondage.

#### L'APPEL DE L'ART

Depuis qu'il a quitté le cégep, Arpi n'a pas dessiné. Il a vécu au contact de la terre, il a appris à se connaître. Le hasard de la vie le ramène à sa passion pour l'art par l'entremise d'un emploi de nuit, dans un entre-



pôt. Il y travaille avec des membres du groupe de graffers K6A. À leur contact, il passe du côté contemplatif à la création. «J'étais pourri en graf. Dès que j'avais de l'argent, je m'achetais de la peinture. Je graffais partout pour les rattraper en terme de talent et de notoriété. C'était mon premier contact avec la scène des graffers.»

Arpi ne connaît qu'une façon: s'abandonner de tout son être. Il met toutes ses énergies dans sa passion retrouvée. En trois semaines, il tapisse les murs d'une ville de banlieue et se fait arrêter. Loin de le décourager, il en est motivé! Il s'exile dans la métropole. C'en est terminé des fermes, de la terre.

La peinture prend toute la place. Il vogue d'un petit boulot à l'autre. «Quand ma bouffe et mon loyer étaient payés, je quittais mon emploi pour me consacrer à la peinture.» L'artiste en devenir s'exerce sur des trains, dans une gare de triage. «C'était mon trip! C'est spontané, c'est de l'art gratuit. Le meilleur moyen de s'exprimer. Ça n'affecte en rien le train, il se promène. Et ton dessin voyage. Il se rend à la grandeur du continent.»

Arpi travaille de nuit sans être dérangé. Il s'applique à apprendre sa technique: l'éclairage, les trois dimensions, les contrastes. S'il est conscient que des artistes vivent de leurs graffitis, lui ne se considère pas encore de ce calibre lorsqu'il regarde ses oeuvres.

## D'ILLÉGAL À LÉGAL

Arpi et un ami proposent au propriétaire d'une lunetterie de peindre son mur délabré et rempli de tags. Ils dessinent des personnages en noir et blanc avec des lunettes en couleur. «Les passants me voyaient et disaient wow, j'en veux une! Quand je

faisais des grafs illégaux, j'étais toujours seul. C'est plaisant d'avoir un contact avec les gens.» Ces rencontres le sensibilisent à leurs inquiétudes envers les tags, ces signatures qui enlaidissent les murs. Mais c'est en travaillant pour l'organisme de sensibilisation *Y'a quelqu'un d'autre bord du mur* qu'Arpi commence à se métamorphoser. Il doit enlever des tags sur les murs de commerces, faire de la prévention dans les écoles. «J'expliquais aux jeunes que l'autre bord du mur, il y a un être humain. C'est lui qui paie, qui vit un stress. Pas le système.»

«Je me sens riche d'être capable de tout quitter pour aller vivre ce que j'ai envie. Sauf que des fois, je me demande si je peux redonner autant de bonheur que ce que la vie m'a offert.» - Arpi

Arpi a alors un pied dans l'illégal, un autre dans le légal. «Mes amis me haïssaient parce que j'enlevais des tags. Mais moi, je trouve ça con de faire un tag sur une maison. N'importe qui peut aller donner un coup de peinture sur un mur. Ça ne m'impressionne pas. Moi, j'en faisais à des endroits pour faire réfléchir les gens. Pour avoir un impact. Ça a toujours été mon approche. Je veux susciter un questionnement. Surtout chez les gens qui font du 9 à 5, en habit, qui pensent que la vie, c'est juste le travail, l'argent.»

Pour provoquer les gens, Arpi passe ses messages à des endroits inusités. En faisant des grafs sur des immeubles abandonnés, délabrés, sur des ponts, sur les hauteurs. Il interpelle les gens. Il les force à regarder des édifices qu'ils ne voient plus. À jeter

un nouveau regard sur des paysages qu'ils ne remarquent plus. À sortir de leur petit questionnement routinier. Pour qu'ils prennent du recul sur leur vie comme lui quand il a vu ses confrères en graphisme rivés sur leurs écrans comme des robots.

Arpi prêche par l'exemple. Il prend du recul sur la peinture afin d'expérimenter de nouvelles possibilités. Il apprend à communiquer ses messages sous d'autres formes. Aujourd'hui, il dépense ses énergies sur la vidéo. Il apprend à maîtriser la caméra et les techniques du montage. Une façon différente de s'exprimer et de toucher les gens.

Il développe aussi d'autres aptitudes. Lors d'un contrat important avec Desjardins, il a supervisé une équipe de 14 graffers pour réaliser une murale de 11 étages dans un escalier. Il n'est plus seulement un artiste mais un gestionnaire.

Arpi a arpenté des chemins peu communs. Il a appris à se découvrir. Il est allé à la rencontre de gens de différents horizons. Il se sent privilégié, libre. «J'apprécie la vie que j'ai. Je me sens riche d'être capable de tout quitter pour aller vivre ce que j'ai envie. Sauf que parfois, je me demande si je peux donner autant de bonheur que ce que la vie m'a offert.»

C'est cet état d'esprit qu'Arpi partage à travers son art. Le bonheur de s'abandonner à la vie en toute conscience. Plus que les mots, pour l'artiste, c'est l'action qui parle. Et grâce à son dernier contrat, une publicité pour un concessionnaire automobile, Arpi reprend la route de l'aventure. Cette fois, c'est en Inde qu'il élargira ses horizons.

# Prostitution de quartier

## Citoyens et commerçants veulent des solutions

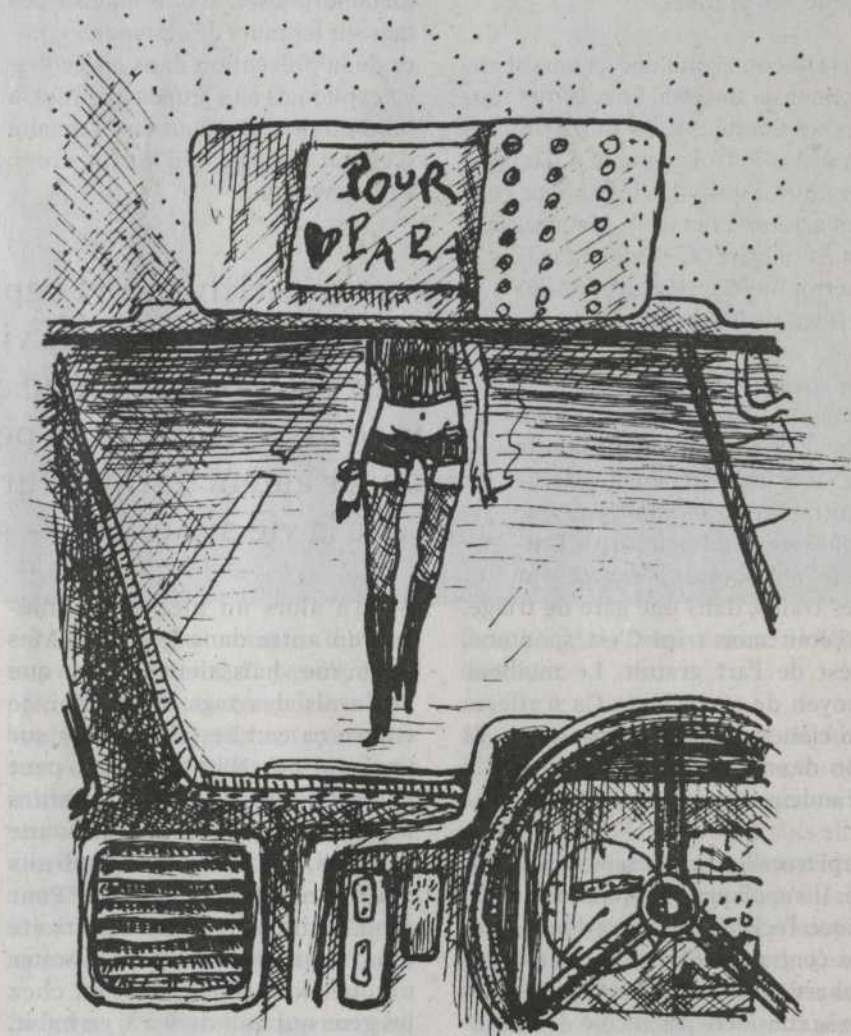
MAÏRAM GUISSÉ

Dans Hochelaga-Maisonneuve, prostituées, résidents et commerçants se côtoient au quotidien. La prostitution fait partie de la vie de quartier. Une situation qui persiste depuis plus de 18 ans mais qui suscite toujours autant de réactions. «Nous connaissons les filles qui se prostituent, souligne Gabrielle, propriétaire de la boutique la Coccinelle Jaune, située sur la rue Sainte-Catherine Est. Certaines d'entre elles sont mêmes nos clientes.»

Une cohabitation tolérée, mais pas pour autant acceptée. «Nous vivons avec cette réalité, mais on aimerait que ça change, que des solutions soient apportées pour que la prostitution cesse», insiste Serge, habitant du quartier depuis quinze ans. Un souhait partagé par tous. Comme tous les étés, les citoyens d'Hochelaga-Maisonneuve doivent faire face à un déplacement de la prostitution de l'ouest vers l'est.

### PROSTITUÉES NOMADES

Selon Luc Morin, directeur général de l'organisme communautaire Dopamine dont l'objectif est de prévenir les infections auprès des consommateurs de drogue, cette migration n'est pas un phénomène nouveau. «À chaque période estivale, Hochelaga-Maisonneuve voit arriver des prostituées en provenance de l'arrondissement Ville-Marie. Un mouvement dû à la répression policière exercée au centre-ville ainsi



qu'à la fermeture des rues principales de cette zone pour cause de festivités», explique Luc Morin.

Pour les commerçants de la rue Sainte-Catherine Est, ce déplacement de rue n'est pas du tout une bonne chose pour l'économie, ça éloigne

les clients, insiste Jimmy Vigneux, directeur général d'une association qui réunit quelque 120 commerçants. Pour redynamiser notre rue, la prostitution doit totalement disparaître.» Sa solution? Déménager le poste de police au coin de Sainte-Catherine et Jeanne-d'Arc. «On ne veut pas que les filles soient arrêtées.

Mais s'il y a plus de présence policière, les clients oseront moins faire appel à elles. Les gens se sentiront davantage en sécurité, notamment par rapport aux problèmes de drogue engendrés par la prostitution», explique Jimmy Vigneux.

#### **PRÉSENCE POLICIÈRE ADÉQUATE?**

Au début de l'été, les contrôles ont pourtant augmenté dans le quartier. Réal Ménard, le maire de l'arrondissement, a mené plusieurs actions en ce sens. Aux heures où la prostitution est la plus importante, le matin vers 7 heures et le soir vers 17 heures, «des barrages routiers sont installés, dit-il. Des policiers et des cadets vont à la rencontre des clients afin de les sensibiliser», précise M. Ménard. Objectif: éviter la sollicitation des prostituées. «Nous mettons l'accent sur les clients et non sur les filles», insiste le maire.

Cette forte présence policière est effectivement constatée par tous les citoyens d'Hochelaga-Maisonneuve. «Mais quelles mesures préventives ont été mises en place

pour les filles? demande, un brin agacé, Luc Morin de Dopamine. Il n'existe pas de solutions magiques. Mais on peut faire des choses. Au lieu de parler du déménagement du poste de police, si on donne plus de moyens à Dopamine, ça nous permettrait de travailler davantage avec nos travailleurs de rue. Quand une personne vient à Dopamine, c'est qu'elle essaye de sortir de la rue. C'est cette démarche qu'il faut encourager. La répression va juste déplacer la prostitution dans un autre secteur», regrette Luc Morin.

Du côté des citoyens, on partagé la même crainte. «Personnellement, la prostitution ne me dérange pas. Je regrette surtout que rien ne soit fait pour sortir ces filles de la rue. Une chose est sûre, la répression n'est pas une bonne réponse», déclare Serge, un résident. «Chaque fois que je vois ces filles, j'ai mal pour elles. J'aimerais qu'elles s'en sortent», insiste Isabelle, propriétaire de la boutique Folle Guenille, rue Sainte-Catherine. Gilles habite le quartier depuis treize ans. Il y va de son analyse. «On voit plus de po-

liciers dans la rue et beaucoup de cadets, mais je pense que ça ne sert à rien. Il faut agir avec les filles au niveau social, car la prostitution, comme les problèmes de drogues qui en découlent, sont liés à des problèmes socio-économiques.»

#### **RÉALITÉ DE QUARTIER**

Louise, résidente d'Hochelaga-Maisonneuve depuis dix ans, admet être dérangée par la prostitution. «De mon appartement, je vois beaucoup de choses, et ce n'est pas très beau. Les filles sont complètement droguées, elles sont dans un mauvais état. En tant que maman, ce n'est pas idéal pour élever des enfants», soupire-t-elle. «J'aimerais que ça s'arrête, mais je ne crois pas au miracle, ironise Charlotte. J'habite ici depuis sept ans. Nous n'évoluons pas dans un environnement des plus agréables, mais nous faisons avec. Je ne peux pas marcher dans la rue sans être sollicitée par des automobilistes. Je n'ai pourtant pas l'air d'une prostituée?», demande, avec humour, cette dynamique quinquagénaire.

«Ce qui me dérange par dessus tout, ce sont les problèmes de drogue liés à la prostitution. À plusieurs reprises, j'ai vu des transactions se faire devant moi. C'est effrayant. Je comprends l'inquiétude des citoyens. On est tout de même passé d'une douzaine de piqueries à neuf puis à quatre», insiste le maire Ménard.

Citoyens, commerçants, organismes d'Hochelaga-Maisonneuve, tous attendent avec impatience des solutions concrètes pour sortir les filles de la rue. La rentrée s'annonce chargée pour le maire et les intervenants du quartier. Une rencontre entre Réal Ménard et le commandant de police est d'ores et déjà programmée pour faire le point sur les opérations de cet été.

#### **153 ARRESTATIONS OU MISES EN ACCUSATION**

Réal Ménard, maire de l'arrondissement d'Hochelaga-Maisonneuve, dévoile quelques statistiques sur les interventions menées l'été dernier dont l'objectif consistait à dissuader les clients de faire appel aux prostituées.

Au total, 59 filles arrêtées.

94 clients mis en accusation.

25 barrages routiers mis en place.

4 000 dépliant distribués aux automobilistes afin de les sensibiliser aux conséquences néfastes de la prostitution.

Réal Ménard a décidé, avec les commerçants, d'accélérer l'ouverture d'un centre de services pour les filles. Objectif? Sortir les prostituées de la rue. «Il y aura des infirmières, les filles pourront se doucher...», dit-il. Pour l'heure, l'existence de ce centre reste à l'état d'hypothèse. «C'est conditionnel aux subventions que nous pourrions obtenir. On va convoquer la table de la sécurité urbaine à la mi-septembre.»

# Vivre ou survivre en coopérative

EVE LEMAY

## **Logements moins chers, droit de regard sur les améliorations locatives et esprit communautaire. La vie en coopérative: situation idéale?**

La recherche de l'appartement parfait peut devenir un véritable cauchemar. Ainsi, plusieurs désirent vivre en coopérative d'habitation qui offre des logements propres, très abordables et un style de vie basé sur l'entraide et la mixité. Au Québec, 50 000 personnes vivent en coopérative. On compte 1200 habitations de ce type dont plus de la moitié sur l'île de Montréal.

Une coopérative d'habitation est une petite entreprise. Les membres sont locataires mais aussi propriétaires. Le paiement du loyer sert à payer l'hypothèque de l'immeuble. Le concept est semblable à celui des caisses populaires. À leur arrivée, les membres doivent acheter une part sociale, dont le montant varie selon la grandeur de leur futur logement. C'est aussi une organisation démocratique et tous les membres sont appelés à participer activement aux décisions.

Un conseil d'administration est formé. Différents comités sont mis sur pied afin que chacun s'investisse en fonction de ses intérêts et de ses compétences. Le comité des relations extérieures s'occupe, entre autres, de recruter des membres prêts à s'impliquer. Le comité d'entretien veille à contacter des entrepreneurs pour les rénovations.

La base d'une coopérative d'habitation demeure l'assemblée générale. Tous les membres se réunissent au moins une fois par année. Pour chaque décision, tous ont droit de vote. Selon la loi, seul le conseil d'administration a les pouvoirs pour gérer les affaires de la coopérative.

## **«Les gens promettaient mer et monde en entrevue et une fois rentrés dans la coopérative, beaucoup réussissaient à se défilier de leurs obligations»**

Pour Julie Grammond, qui a habité en coopérative de 2007 à 2010, l'avantage majeur était l'esprit de communauté et la possibilité de connaître ses voisins. «Si j'avais besoin de lait et que le dépanneur était fermé je n'étais aucunement gênée d'aller voir mes voisins pour qu'ils puissent me dépanner, relate-t-elle. En tant que campagnarde, j'étais très heureuse de trouver une communauté dans mon immeuble. Tous les membres se retrouvaient souvent dans la cour arrière pour discuter et nous faisons souvent des barbecues», ajoute-elle.

Pour Micheline Migneault, qui a habité une coopérative de six logements à Sherbrooke entre 2004 et 2006, l'avantage majeur était le prix des logements. La possibilité d'un certain contrôle sur l'entretien de l'immeuble et le droit de regard sur les améliorations locatives l'avaient aussi séduite. Même chose pour André Pruneau, qui a habité en coop de

2006 à 2010, très heureux de trouver un appartement abordable.

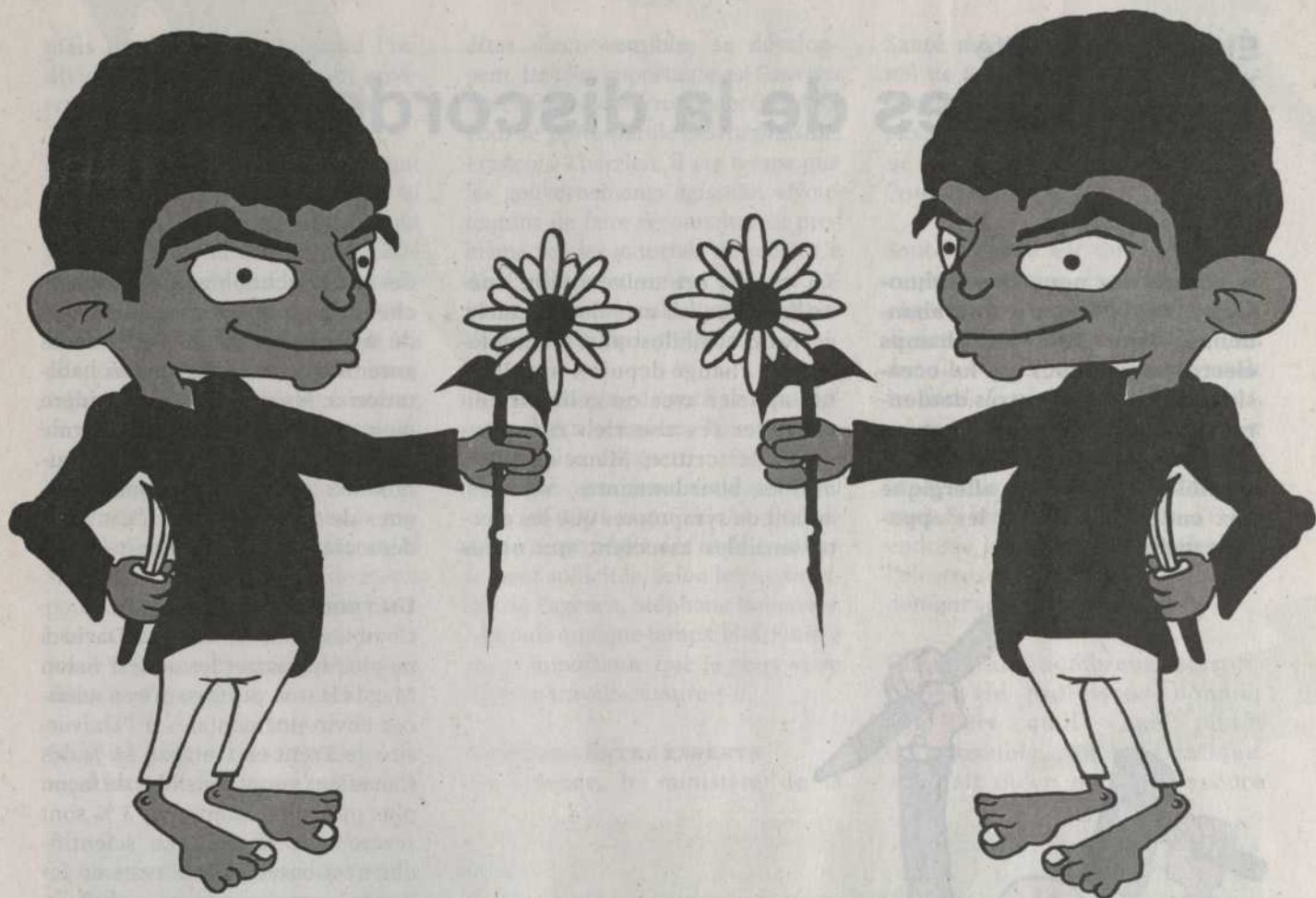
Malgré tout, la réalité moins réaliste rattrape souvent la vision idyllique que les occupants ont des coopératives. Désresponsabilisation et conflits de personnalités s'invitent souvent dans ces communautés.

### **INCONVÉNIENTS**

Did Belizaire qui habite une coopérative depuis 7 ans, considère qu'elles ne font que donner l'illusion qu'il y règne une atmosphère de partage et d'entraide. «Je l'ai surtout remarqué lorsqu'il y a eu le tremblement de terre en Haïti. Je suis Haïtien d'origine et personne n'est venu me demander si ma famille allait bien», témoigne-t-il, déçu.

Pour André Pruneau, c'est le manque d'implication des membres qui l'a le plus déçu. «Ce sont toujours les mêmes personnes qui font tout, déplore-t-il. Certains avaient de petites réparations mineures à effectuer dans leur logement et même s'ils étaient parfaitement capables de les faire eux-mêmes, ils faisaient toujours appel au comité d'entretien», ajoute André.

Micheline Migneault a aussi été marquée par cette désresponsabilisation. «Les gens promettaient mer et monde en entrevue et une fois rentrés dans la coopérative, beaucoup réussissaient à se défilier de leurs obligations», se souvient-elle. Elle cite l'exemple d'une locataire qui affirmait que



son statut de mère monoparentale l'empêchait de s'impliquer, n'était-ce qu'une heure par mois pour l'entretien des corridors et autres espaces communs.

Julie se souvient amèrement que sa coopérative, qui était divisée en cinq immeubles, ne partageait pas également les dépenses. «Les escaliers extérieurs de mon immeuble étaient vraiment dangereux et rien n'était fait, contrairement aux autres blocs qui eux, avaient souvent droit à beaucoup plus de budget.»

Secrétaire de direction à la Fédération des coopératives d'habitation intermunicipale du Montréal mé-

tropolitain (FECHIMM), Isabelle Lalouette avoue que la majorité des plaintes reçues concernent des problèmes de voisinage et des conflits de personnalités. «C'est plutôt surprenant étant donné que, souvent, le but recherché en venant vivre en coopérative est de trouver une ambiance chaleureuse et un esprit communautaire», observe-t-elle.

#### **POUR VIVRE EN COOPÉRATIVE**

Malgré les inconvénients que comportent les coopératives d'habitations, Did Bélizaire assure que ce type de logement est parfait pour des familles, si on considère les bas prix des logements. Il ajoute que l'esprit de convivialité doit être

créé par les membres afin d'en faire un milieu de vie agréable.

«Vivre en coopérative exige de la souplesse, de la tolérance et un sens du devoir», concède Micheline. Elle suggère qu'un membre doit idéalement être capable de faire passer les intérêts du groupe et de la coopérative avant les siens.

«Il doit y avoir des coopératives fonctionnelles quelque part, mais moi je ne conseille pas ce type d'habitation», conclut Julie.

Décider de vivre en coopérative c'est accepter de mettre l'épaule à la roue, dans l'espoir d'obtenir de meilleures conditions de vie.

Électrosensibilité

# Les ondes de la discorde

JULIE PHILIPPE

À cause des nouvelles technologies, David Fancy a tout abandonné. Pour fuir les champs électromagnétiques qui lui occasionnaient des maux très douloureux, il a trouvé refuge 3 années dans les bois. David se dit électrosensible, c'est-à-dire allergique aux ondes émises par les appareils technologiques.

La vie de cet universitaire spécialisé dans les arts du spectacle, écrivain et philosophe, a complètement changé depuis 4 ans. Pour lui, appeler avec un cellulaire ou consulter ses courriels est synonyme de torture. Maux de têtes, oreilles bourdonnantes, vertiges: autant de symptômes que les électrosensibles associent aux ondes

des outils technologiques. Le chercheur pense que son problème est dû à l'apparition de nombreuses antennes relais près de son habitation à Montréal. «Je considère mon trouble comme une forme d'allergie. Tout le monde est soumis aux champs électromagnétiques de façon passive. C'est antidémocratique!», dénonce-t-il.

## UN TROUBLE MAL CONNU ?

Combien sont-ils comme David à ne plus supporter les ondes? Selon Magda Havas, professeure en sciences environnementales à l'Université de Trent en Ontario, 35 % des Canadiens y sont sensibles de façon plus ou moins intense, et 3 % sont sévèrement affectés. La scientifique s'est basée sur ses tests en laboratoire pour avancer ces chiffres. «Nous avons fait des études sur le diabète et constaté que la glycémie est affectée. Nous avons aussi mesuré la fréquence cardiaque et constaté qu'elle change instantanément quand un électrosensible est exposé à des fréquences radio», résume-t-elle.

Des chiffres élevés que Mme Havas ne trouve pas étonnants. Elle pense que la plupart des personnes affectées ne se rendent pas compte de leur problème. «Beaucoup n'ont jamais entendu parler de l'intolérance aux champs électromagnétiques. Les gens associent au stress ou à l'anxiété les symptômes de l'électrosensibilité tels que les insomnies, les maux de tête ou l'irritabilité. Certes, le stress peut causer ces symptômes



mais ils disparaissent quand l'individu sensible est dans un environnement sain», assure-t-elle.

Le docteur en physique et consultant pour l'Association des sceptiques du Québec, Alain Bonnier, est d'un tout autre avis. Pour lui, l'électrosensibilité s'apparente à une mode. «L'attribution de certaines malaises à des innovations technologiques n'est pas un phénomène nouveau. Chaque innovation a apporté son lot de craintes et de malaises. Qu'on songe par exemple aux premiers trains au XIX<sup>e</sup> siècle qui se déplaçaient à la vitesse folle de 30 km/h. Certains se plaignaient de malaises reliés au fait de se déplacer à de si grandes vitesses! Il en est de même pour la question des symptômes attribués à l'électrosensibilité qui est apparue il y a une vingtaine d'années», fait-il remarquer.

Quoi qu'il en soit, au Québec, les associations d'aide aux personnes

dités électrosensibles se développent. La plus importante est *Sauvons nos enfants des micros ondes* (SEMO). Pour le porte-parole de l'organisme, François Therrien, il est temps que les gouvernements agissent: «Nous tentons de faire reconnaître ce problème par les autorités de santé. Ce n'est malheureusement plus un débat scientifique mais financier et politique», affirme le militant.

De plus en plus de gens se considèrent électrosensibles. Pour preuve, l'entreprise d'Expertise électromagnétique environnementale (3<sup>E</sup>) créée en 2006 et qui aide les Québécois à se protéger des ondes est fortement sollicitée, selon le responsable de l'agence, Stéphane Belainky. «Depuis quelque temps, la demande est si importante que je peux vivre de mon travail», assure-t-il.

#### TENSIONS ENTRE EXPERTS

Au Québec, le ministère de la

Santé mais aussi l'Institut national de Santé publique du Québec considèrent que les études n'ont pas apporté la preuve d'un danger lié aux ondes électromagnétiques (voir encadré).

Santé Canada est du même avis, comme certains experts dont le physicien Alain Bonnier: «Plusieurs études ont été entreprises depuis 20 ans pour voir s'il y avait un fond de vérité derrière tout ça, ce qui est assez facile à vérifier aujourd'hui. Mais aucune de ces études n'a donné de résultat probant. Si bien qu'aujourd'hui, l'OMS endosse le consensus à l'effet que l'électrosensibilité n'a aucun fondement scientifique.»

Comme de nombreux scientifiques, le professeur Bonnier considère qu'il s'agit plutôt d'un trouble psychosomatique. «Le fait qu'on en parle encore

#### DES INSTITUTIONS À CONTRE-COURANT

Le phénomène récent de l'électrohypersensibilité fait l'objet de nombreux débats au sein de la communauté scientifique. Au Québec, le ministère de la Santé et des Services sociaux (MSSS) se base sur la position de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) qui réfute les dangers des ondes: «Compte tenu des très faibles niveaux d'exposition et des résultats des travaux de recherche obtenus à ce jour, il n'existe aucun élément scientifique probant confirmant d'éventuels effets nocifs des stations de base et des réseaux sans fil pour la santé», affirme l'OMS sur son site Internet.

L'Institut national de santé publique du Québec, mandaté par le MSSS pour étudier le sujet est arrivé aux mêmes conclusions. Il recommande toutefois d'être vigilant: «Le niveau de risque associé à l'exposition aux champs électromagnétiques pour l'ensemble de la population, s'il est réel, s'avère faible. Néanmoins, du fait que pour certains groupes plus exposés, il peut s'agir d'un risque important, l'Institut national de santé publique du Québec considère que le gouvernement devrait prendre position sur la gestion des champs électromagnétiques (CEMs) et se doter d'une approche de précaution.»

Santé Canada considère «qu'il n'y a pas de preuves scientifiques que les symptômes attribués aux Hypersensibilités électromagnétiques (HSEM) sont réellement causés par l'exposition aux CEMs». Les causes seraient plutôt d'ordre psychologique ou extérieures aux ondes: «Il est suggéré que ces symptômes puissent survenir par l'entremise de facteurs environnementaux non liés aux CEMs. D'autres facteurs possibles incluent une mauvaise qualité de l'air, le stress en milieu de travail ou en milieu de vie, des troubles psychiatriques antérieurs ou des réactions causées par le stress lié aux inquiétudes à propos des effets sur la santé par des CEMs», affirme Santé Canada dans un rapport sur le net.

aujourd'hui m'apparaît relever d'un phénomène bien connu de "croyances induites". Ce sont des croyances que l'on induit dans la population à force d'en parler comme si elles étaient fondées. La croyance aux soucoupes volantes en est un bon exemple. De même, lorsqu'on parle d'électrosensibilité dans les médias, certains seront portés à associer des symptômes réellement ressentis à ce facteur plutôt que de tenter de chercher d'autres causes plus plausibles comme celles, par exemple, découlant de leur alimentation, de la qualité de l'air qu'ils respirent, de leur état de santé ou de fatigue, etc.»

Les électrosensibles démentent cette affirmation. Ils peuvent détecter la présence de cellulaires ou de routeurs. C'est le cas de Pascale Lauzier, 34 ans, cofondatrice d'une ligne de vêtements éthiques qui est malade depuis un an. «Certains disent que c'est psychosomatique, pourtant, je "sens" les routeurs lorsque je suis dans une pièce sans que l'on m'informe de leur présence», affirme-t-elle.

Le courant ne passe pas entre tous les scientifiques. Pour Dominique Belpomme, médecin français, professeur de cancérologie et président de l'Association pour la Recherche thérapeutique anti-cancéreuse, les

#### L'OMS NE RECONNAÎT PAS L'ÉLECTROSENSIBILITÉ

L'électrosensibilité est controversée. À l'exception de l'Angleterre et de la Suède, le trouble n'est reconnu par aucun pays, ni même par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Seule la leucémie infantile semble être liée aux ondes.

«En 1979, Wertheimer et Leeper ont signalé une association entre des cas de leucémie infantile et certaines caractéristiques du branchement électrique du logement des enfants atteints. Depuis lors, un grand nombre d'études ont été menées sur cette importante question et elles ont été analysées par l'Académie nationale des Sciences des États-Unis en 1996. Selon cette analyse, le fait de résider à proximité d'une ligne de transport électrique pourrait être associé à une augmentation du risque de leucémie infantile (risque relatif RR = 1,5), mais le risque ne serait pas modifié pour d'autres cancers. Une telle association n'a pas été observée chez les adultes», affirme l'OMS.

études scientifiques approfondies manquent pour analyser le phénomène. Toutefois, pour lui, le danger des ondes électromagnétiques est loin d'être nul.

Le professeur rencontre depuis septembre 2009 des personnes électrosensibles. «Les données de la littérature scientifique et nos observations chez un nombre croissant de malades nous conduisent à entrevoir la possibilité d'un problème de santé publique majeur si le principe de précaution n'était pas d'urgence mis en œuvre», déclare-t-il.

Pour André Fauteux, «les chercheurs pionniers ont toujours été

considérés comme des hérétiques. C'est le cas des docteurs Belpomme et Havas».

Alain Bonnier estime pour sa part qu'il vaut mieux éviter de parler du phénomène. «Si on arrête de parler d'électrosensibilité dans les médias, la croyance disparaît. Les symptômes réellement ressentis, eux, ne disparaissent pas nécessairement pour autant. Mais on évite ainsi de lancer les lecteurs sur de fausses pistes d'explications de ces symptômes», soutient-il.

Faut-il s'inquiéter? Une seule chose est sûre: le sujet n'a pas fini de faire parler.

**Soutenez notre cause, affichez vos couleurs!**

BLANC • NOIR • ROUGE • BLEU

GRANDEUR: S • M • L • XL

Tél.: 514.256.9000

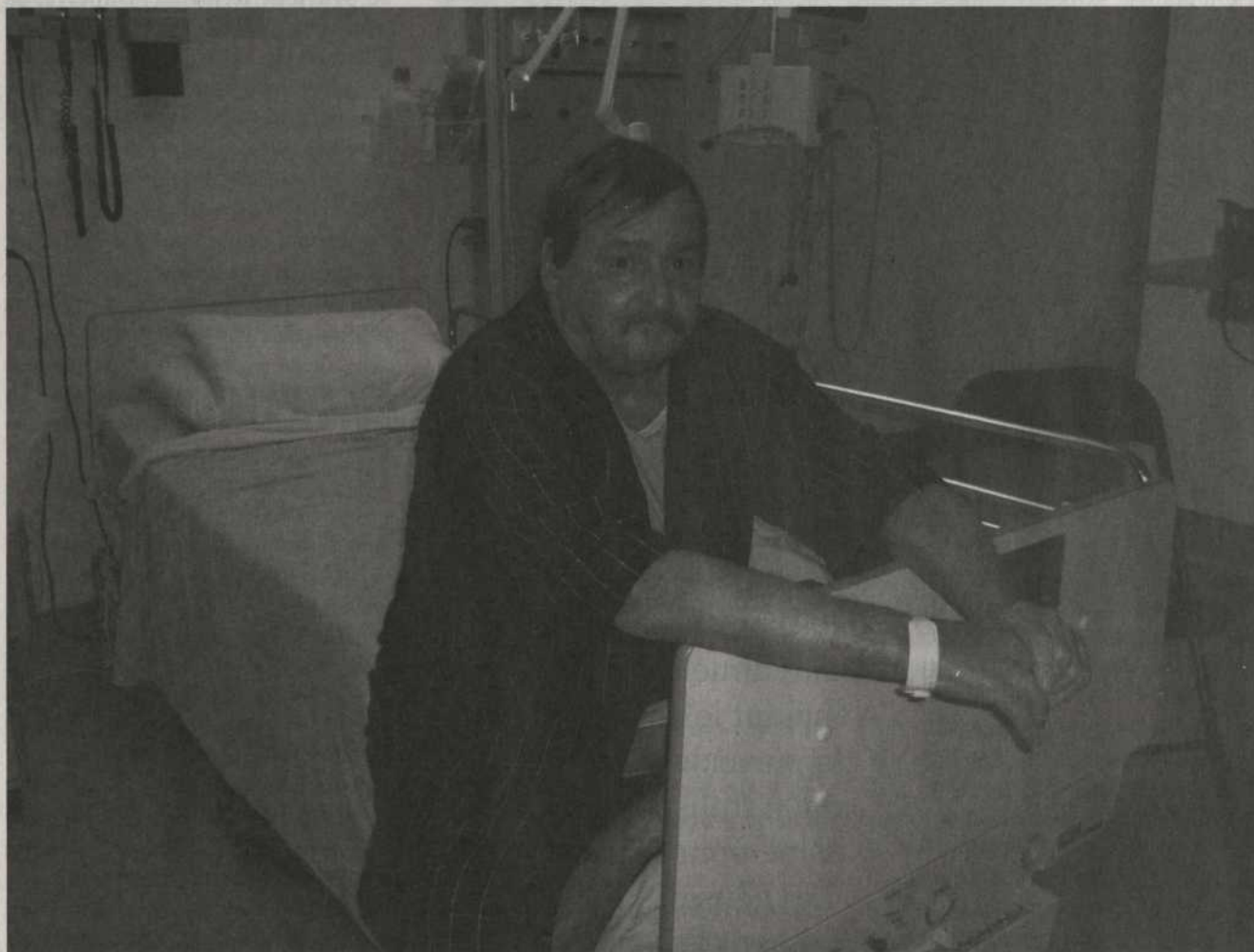
Tél.: 1.877.256.9009

**Prix: 9,95\$** plus 3,55\$ taxes et transport

journal@journaldelarue.ca

www.cafegraffiti.net

# Gérald Dufour, un survivant du feu



PHOTOS: RÉJEANNE DUPÉRRÉ

DOMINIC DESMARAIS

**Reflet de Société vous offre le témoignage de Gérald Dufour, un Jeannois de 56 ans qui s'est battu contre la mort. Avec l'amour de sa famille et de sa conjointe, il doit aujourd'hui réapprendre à vivre. Voici l'histoire de ce miraculé.**

Le 21 août 2009 restera longtemps gravé dans la mémoire de Gérald Dufour. Cette journée-là, sa vie a basculé à jamais. Ce quinquagé-

naire de Sainte Jeanne d'Arc, au Lac Saint-Jean, prévoyait se détendre dans l'un des nombreux campings de la région. C'était un début de journée comme les autres. Gérald préparait son café matinal. L'eau bouillait sur son poêle au propane dans sa roulotte. Gérald ne sait pas trop ce qui a causé l'accident: une fuite de gaz, une cigarette allumée au mauvais moment au mauvais endroit. Une explosion le projette 100 pieds plus loin. Mal-

gré la secousse, Gérald demeure conscient. «J'étais en état de choc. Sur l'adrénaline au *boutte*», dit-il d'une voix détachée, comme si l'accident s'était passé dans une autre vie. Le Jeannois sent son corps s'enflammer. Pour apaiser le feu qui lui brûle les pieds, il saute dans des flaques de boue. Il crie sa douleur, marche pour trouver de l'aide. Il avance ainsi sur 1km avant d'être aperçu par de bons samaritains qui le transportent en voiture

jusqu'à l'ambulance qu'ils ont appelé. Gérald est emmené à l'hôpital de Dolbeau. Il n'est jamais débarqué de l'ambulance. «On m'a intubé pour me mettre en coma artificiel. L'ambulance a pris le chemin de Québec pour m'emmener au Centre des grands brûlés, à Québec. Je n'ai rien vu du voyage.» Gérald se réveillera 3 mois plus tard, en novembre.

#### ENTRE LA VIE ET LA MORT

C'est en préparant son souper que Jeanine Dufour, sa mère, apprend la triste nouvelle. La police lui parle au téléphone. À l'hôpital de Dolbeau, on lui dit que son fils est déjà en direction de Québec.

Jeanine, 77 ans, et son mari, 80 ans, se tournent vers leur garçon Normand qui habite Montréal. «Mon mari et moi, on ne pouvait pas y aller tout de suite, explique-t-elle, évoquant les 7 heures de route qui les séparent de la capitale. On était vraiment sur les nerfs. C'était très très dur de penser à ce qui lui était arrivé.» L'attente est interminable pour les Dufour. Quand Normand les rappelle de l'hôpital, ils encaissent tout un choc: leur fils est brûlé aux 2e et 3e degrés sur 60% de son corps.

Six jours plus tard, Mme Dufour reçoit un appel de Normand en fin de soirée. Il lui intime de descendre au plus vite. L'état de Gérald s'aggrave. Son mari et elle font le trajet de nuit. Quand elle voit son enfant, sur son lit d'hôpital, elle subit un autre choc. «Il faisait vraiment pitié. Il ressemblait à une momie. On voyait juste son visage. Il était tout croûté. Pas brûlé, croûté.» Réjeanne Dupérré, la conjointe de Gérald, est aussi sur place. «Mon cœur s'est arrêté raide. Lui, il ne s'en rendait pas compte, il était

dans le coma. Tu pleures, tu ne sais pas à quoi t'attendre. Tu ne sais pas s'il va survivre à la fin de semaine.»

C'est que les reins du blessé ont lâché. Son médecin traitant ne sait pas s'il va passer la fin de semaine. Gérald est placé sous dialyse. Son état est inquiétant. Le weekend passe. Gérald se bat pour rester en vie. La famille est invitée à repartir. Il demeure toujours inconscient, mais au moins il est en vie. «Le médecin a dit à ma famille: Il se bat. C'est terrible comme il se bat. Il veut vivre. Alors on va tout faire pour l'aider», explique le miraculé qui se l'est fait raconter par ses proches.

**Le plus dur, pour lui, c'était les cauchemars. Il se voyait exposé dans son garage, l'endroit où il a tant aimé travailler. Les gens venaient le voir et refermaient la porte derrière lui. Sinon, on le transportait dans une usine pour le garder à l'œil. Les gens travaillaient sans vraiment lui porter attention.**

Tous les jours de la semaine, son frère Normand appelle l'hôpital le matin à 5h avant de se présenter au travail. S'ensuit une chaîne téléphonique au sein de la famille pour transmettre les nouvelles. Le vendredi, après son travail, il se rend à Québec pour accompagner son frère jusqu'au dimanche. Les autres membres de sa famille, plus éloignés, se relaient aux deux semaines.

Gérald est toujours dans le coma. La famille passe son temps à l'hôpital. Elle y prend ses repas à la

cafétéria. «Il ne nous parlait pas. Il ne nous voyait pas. On se relayait pour aller le voir dans sa chambre», se souvient Réjeanne Dupérré, sa conjointe qui revenait toujours bouleversée de ses séjours à Québec. «Une chance que j'avais mes petits-enfants et l'amour de mes trois garçons. C'est ça qui me gardait en vie. Ma petite-fille de 7 ans me disait: si tu as de mauvaises nouvelles de Gérald, on ne veut pas le savoir. Si tu en as des bonnes, oui! J'avais l'impression qu'elle avait 100 ans», rappelle-t-elle avec gratitude.

#### UNE NUIT DE TROIS MOIS

Gérald s'est réveillé au mois de novembre, trois mois après son accident. «Quand je me suis réveillé, je savais pourquoi j'étais à l'hôpital. Mais je pensais que c'était arrivé la veille.»

Le Jeannois apprend avec consternation qu'il a eu deux arrêts cardiaques et qu'on lui a posé un pacemaker. Ses saucettes dans la boue, pour apaiser ses pieds en feu, lui ont coûté 3 orteils. Ses reins avaient de la difficulté à fonctionner seuls. Tous les jours, une ambulance l'emmenait dans un autre hôpital pour être placé sous dialyse pendant 4 heures. On le faisait manger à la cuillère. Il n'était pas assez fort pour marcher. La trachéo faite à sa gorge l'empêchait de parler.

Mais le plus dur, pour lui, c'était les cauchemars. Il se voyait exposé dans son garage, l'endroit où il a tant aimé travailler. Les gens venaient le voir et refermaient la porte derrière lui. Sinon, on le transportait dans une usine pour le garder à l'œil. Les gens travaillaient sans vraiment lui porter attention. «Je m'en souviens comme si c'était hier», raconte-t-il avec un frisson dans la voix. Puis il

se souvient d'un moment important, alors qu'il était dans le coma. «J'aurais dû décrocher. Mourir. Je voyais une grande chaîne qui tournait. Quand j'arrivais tout en haut, elle tournait de l'autre côté, vers le bas. C'était la fin. Mais j'ai repris mon souffle et je suis redescendu du bon côté. J'avais qu'un soupir à lâcher et j'étais fait. Je basculais.»

#### LA MORT RÔDE

Gérald sort finalement des soins intensifs pour être placé au Centre de réhabilitation François-Charron. Il réapprend à marcher, à parler, fait de la physiothérapie pour déplier ses membres. Plusieurs fois, découragé, il pense tout abandonner. Il se sent comme un enfant qui doit recommencer à zéro. Il s'accroche à son être suprême, comme il l'appelle. «C'est ça, ma motivation. Il y a quelqu'un de plus fort que moi qui ne veut pas que je meure.»

Le jour arrive où Gérald peut enfin prendre congé du Centre François-Charron. Il retourne auprès des siens, chez sa Réjeanne, après 7 mois passés dans un hôpital. «Quand je suis sorti, j'ai eu peur de tout. De conduire, que le feu prenne. J'avais peur d'aller en physiothérapie. Je ne sentais plus mon être suprême. Je me sentais seul dans l'univers.» Gérald rencontrait un psychiatre au Centre François-Charron pour l'aider à composer avec l'explosion qui résonnait sans cesse dans sa tête. «C'était infernal. J'y pense encore, c'est certain. Faut que je vive une journée à la fois. Et si c'est trop, je prends ça deux heures à la fois. Et j'affronte la journée suivante.»

Gérald est trop faible. En juillet, il fait une double bronchite, une double pneumonie. Sa jambe est atteinte de cellulite. Il retourne aux soins intensifs pour deux semaines. «J'ai perdu totalement



GÉRALD ENFILE TOUS LES JOURS SES VÊTEMENTS COMPRESSIFS AU MERCURE QUI LUI SERRENT LA PEAU POUR FACILITER LA CIRCULATION DE SON SANG

confiance. J'avais encore peur de tout.» Quatorze jours plus tard, alors chez sa conjointe qui l'héberge, il rechute. Toujours fatigué, ses journées se résumaient à prendre ses médicaments et dormir. Il tombait, étourdi. Réjeanne a appelé l'hôpital. Gérald est retourné deux autres semaines aux soins intensifs.

#### LE GOÛT DE VIVRE

Gérald vient à peine de regagner sa maison après un an d'absence. Il éprouve de la difficulté à marcher. Il monte et redescend les marches qui mènent à sa chambre de côté. Il peine à rester debout plus de 2 minutes. Il a cependant recommencé à se faire à manger, lui qui était aide-cuisinier dans son autre vie. Il doit retourner voir un plasticien à Québec qui va vérifier les greffes qu'il a aux bras et aux jambes. Il s'attend à recevoir des injections aux doigts qui restent

figés, une fois pliés. Il enfile tous les jours ses vêtements compressifs au mercure qui lui serrent la peau pour faciliter la circulation du sang. Mais il s'accroche. Il rend visite à ses parents pour dîner, passe ses fins de semaine avec Réjeanne. Il se bat pour sortir de sa torpeur, pour accepter son nouveau rythme de vie.

Chez lui, seul, il écoute de la musique, il lit. «C'est la lecture qui me tient. Je lis des témoignages de gens qui s'accrochent à un être suprême. Ça me fait du bien.»

Gérald est passé bien près de la mort. Malgré la douleur et les rechutes, malgré le temps qui parfois s'éternise, il se bat. Pour demain, quand il ira mieux. Pour l'instant, il savoure le miracle de sa sainte trinité qui l'a maintenu en vie: la médecine, sa famille et sa volonté.

# Chronique du prisonnier

## Le Commandant Piché

JEAN-PIERRE BELLEMARE - PRISON DE COWANSVILLE

**Mercredi le 28 juillet le célèbre Commandant Piché est venu partager un bout de son incroyable aventure, c'est-à-dire le sauvetage de plus de 300 passagers à bord d'un gros avion porteur privé d'essence et de moteurs.**

C'est un personnage simple, humble et surtout sans aucune prétention. Les 75 détenus qui l'ont écoutés religieusement ont par la suite questionné le Commandant avec un vif intérêt qui ne s'est pas démenti jusqu'à la fin, ce qui représente un autre exploit en soi. Le Commandant Piché a répondu à tous avec pragmatisme.

Dès son arrivée à la chapelle, lieu prêté pour l'occasion par l'aumônier Jean, le Commandant Piché s'est présenté avec simplicité et a immédiatement pris place en engageant la conversation avec les détenus du premier rang.

Durant cet échange à cœur ouvert, il nous a confié que la plus grande difficulté dans sa vie ne fut pas de faire planer et atterrir un mastodonte de plusieurs tonnes sans moteur ni essence, mais de retourner à la vie en société après une période d'incarcération passée dans un pénitencier américain.

Cela m'a personnellement touché de l'entendre décrire à quel point les préjugés et la réadaptation lui ont été pénibles. Ces propos provenant d'un héros national ont une saveur qui me restera en bouche pour très longtemps. La reconnaissance de ses

difficultés m'est apparue comme une expression de force incroyable. Il croit que son expérience carcérale l'a préparé pour cet événement qui allait faire de lui un héros. Réussir à gérer une énorme cuisine en milieu carcéral avec une clientèle aussi récalcitrante que sont parfois les détenus, l'avait aguerri suffisamment pour faire face à pratiquement n'importe quel problème.

L'obstacle le plus difficile à surmonter ne fut pas la force des éléments à plus de 38 000 pieds d'altitude mais le changement radical de certains journalistes après avoir découvert le passé de leur héros national. Heurté en son for intérieur, il a eu ces commentaires sans équivoque à leur endroit: «Les journalistes recherchent toujours la petite crotte qui fera augmenter le tirage de leur journal.»

Je m'en voudrais de passer sous silence la phrase choc qui m'a marquée. Alors que le commandant Piché venait de sauver d'une mort certaine plus de 300 passagers et qu'il s'apprêtait à évacuer le dernier de ceux-ci par le toboggan d'urgence, tel un véritable capitaine de vaisseau, une réflexion lui traversa l'esprit. «Avec l'attention médiatique que le sauvetage va déclencher, il sera pratiquement impossible que mon passé judiciaire ne soit pas révélé au grand public... je vais sûrement perdre ma job.»

Honte à ceux qui ont cassé du sucre sur une expérience carcérale qui a fait de lui ce qu'il est devenu.



Bravo Commandant, j'ai plané durant votre témoignage. Je tenterai d'honorer votre leçon à ma mesure, en attendant mon propre décollage.

Je veux remercier cet homme qui par la grandeur de son geste devrait tous nous motiver. L'affranchissement de notre passé passe par un minimum d'indulgence chez ceux qui devront nous recevoir à notre sortie. Aider son prochain n'a aucune valeur si cela ne nécessite aucun effort. Je veux remercier aussi ceux et celles qui ont permis aux détenus de l'établissement de Cowansville de ressentir une certaine considération humaine, cet après-midi-là.

# Robert Piché

## Un héros terre à terre

DOMINIC DESMARAIS

**L'homme n'a pas besoin de présentation. Depuis qu'il a fait planer un Airbus d'Air Transat, le 24 août 2001, le Commandant Robert Piché est devenu un héros. Si son exploit a fait le tour du monde, son implication auprès des prisonniers québécois est méconnue. Il a accepté de s'entretenir avec Reflet de Société sur la difficile réadaptation d'un détenu à sa sortie de prison.**

Robert Piché ne s'en cache pas. Apprivoiser sa liberté après 18 mois d'incarcération aux États-Unis a été long et pénible. C'est cette réalité qu'il veut communiquer lorsqu'il fait la tournée des prisons de la province. «Ce n'est pas rose, ce que je leur dit, en prison. La réalité, c'est que ce n'est pas facile. C'est décourageant.» Sa voix évoque une souffrance, comme s'il revivait le passé. «Ta sortie de prison, c'est censé être le plus beau moment de ta vie. Tu attends tellement ça. Et tu t'aperçois que c'était plus facile en dedans. La société et les gens ne veulent pas que tu te réintègres. Cette histoire, que tu as payé ta dette à la société, c'est de la foutaise. Il y a tellement de préjugés. Pas juste envers le crime que tu as commis, mais surtout parce que tu as fait de la prison.» Visiblement, cet homme, admiré par tous pour sa bravoure, a vécu des moments difficiles.

«Tu as de belles attentes, de belles intentions. Mais tu traînes toujours un boulet au pied. Que tu le veuilles ou non, tu as été institutionnalisé et, du jour au lendemain, il faut que tu trouves le moyen de payer ta pinte de

lait, ton transport, ton toit. Et le monde ne veut pas te donner ta chance. Tu es obligé de mentir. Tu prends la chance que ton employeur ne sache pas que tu as fait de la prison. Alors tu es toujours sur le qui-vive.»

Pour l'avoir vécu, Robert Piché sait quel tiraillement habite le détenu qui se cherche un emploi, une fois libre. Mentir ou pas? C'est pourquoi il appuie le manifeste du Comité aviseur des personnes judiciairisées qui demande de retirer des critères d'embauche la question sur le passé carcéral.

### LIBRE COMME L'AIR

Robert Piché sort de prison en 1985. Tout en s'adaptant à sa liberté retrouvée, il gagne sa vie grâce à de petits boulots. En parallèle, il s'assure de garder son permis de piloter. «Faut être capable de louer un avion, payer la licence, l'inspecteur qui t'évalue. Sans savoir si tu vas obtenir ta licence et si les gens vont te donner un emploi.» Ses anciens employeurs, à Air Transat, ne veulent pas de lui et de son passé. Il doit s'exiler en France pendant 6 ans pour vivre de sa passion. «Pendant 5 ans, quand j'étais en France, je venais voir chez Air Transat pour y travailler. On m'a clairement dit que je n'y entrerais jamais. J'ai pas lâché pareil. J'ai fait ma chance.» En 1996, le commandant Piché retrouve sa place. Un détour de 11 ans.

«J'ai travaillé tellement fort pour retrouver ma vie. Mais ça te revient toujours à l'esprit. Tu es toujours sur le qui-vive. Tu ne peux pas être

normal, tu as fait de la prison. Le privilège que j'ai, c'est que maintenant, tout le monde s'en fout que j'ai fait de la prison. Mais les autres, ils n'ont pas eu leur vol 236. Ils vont devoir fermer leur gueule, qu'ils ne disent pas qu'ils ont fait de la prison. Ils vont manger leurs émotions. Tomber dans la boisson, la drogue. Tu y es toujours confronté. La prison, c'est comme l'alcoolisme. Moi, j'ai arrêté de boire il y a 8 ans. Mais la boisson est tellement présente dans les rapports humains, la publicité. Tu l'as toujours à l'esprit.»

### LA RANÇON DE LA GLOIRE

Sur le qui-vive. Ces mots, qui reviennent souvent dans la bouche du pilote, prennent tout leur sens lors du fameux vol 236. Deux minutes après l'atterrissage, le Commandant Piché ne savoure toujours pas son exploit. Il pense perdre son emploi car son passé va refaire surface. «Quand c'est sorti dans les médias, il y a eu une vague de sympathie envers moi. Les Québécois ont eu l'occasion de dire aux journalistes ce qu'ils pensaient d'eux. Ils se sont désabonnés de La Presse, du Journal de Montréal. Ça m'a aidé à passer au travers. Ça m'a protégé.»

Le fameux vol 236 a donné de la crédibilité au pilote. «Mais avant ce vol, si les gens avaient su que j'avais fait de la prison, m'auraient-ils voulu comme pilote? Aujourd'hui, ils sont tous contents de savoir que le Commandant Piché est à bord!» Faudra-t-il que les détenus réalisent de tels exploits pour que soit reconnue leur bravoure à prendre leur place en société?



Animé par  
Annie-Soleil Proteau

# Café - Graffiti présente Spectacle-bénéfice

Le 20 novembre 2010 à 20H00

**BREAKDANCE**  
**PERCUSSIONS**  
**BMX**  
**ROLLERBLADE**  
**SKATEBOARD**



**LA GRAFFITI**  
.net

www.cafegraffiti.net  
514 256-9000

CENTRE DE DANSE  
URBAN-ÉLÉMENTA



SAMAJAM



ADMISSION

Admission générale  
20\$

Étudiants et âge d'or  
15\$

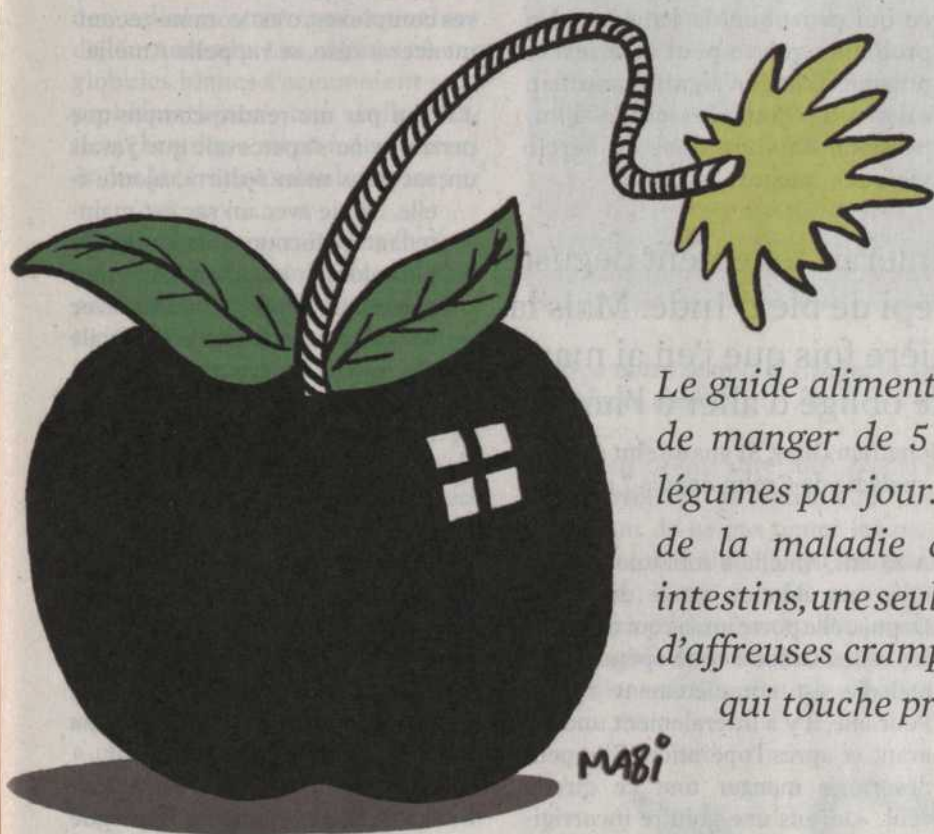
Taxes incluses

Vous attendent au

**LA TAZ**

8931 avenue Papineau

Pssssschtttt...



*Le guide alimentaire canadien recommande de manger de 5 à 10 portions de fruits et légumes par jour. Mais pour les gens atteints de la maladie de Crohn qui attaque les intestins, une seule pomme suffit à leur infliger d'affreuses crampes. Zoom sur une affection qui touche près de 28 000 Québécois.*

## Vivre avec Crohn

ÈVE LEMAY

**Crohn est le nom du médecin américain qui a décrit cette maladie pour la première fois en 1932. Chronique et inguérissable, elle peut s'attaquer à toutes les parties du tube digestif, de la bouche à l'anus, mais touche particulièrement la dernière portion de l'intestin grêle et la partie supérieure du côlon. Les recherches ont démontré qu'un trouble génétique en serait à l'origine.**

Les crohniens doivent suivre un régime alimentaire très sévère, sans résidu. C'est-à-dire qu'ils doivent supprimer de leur alimentation les fibres alimentaires, le lactose et les graisses cuites qui laissent des sédiments dans les intestins, causant ainsi de l'irritation. Les globules blancs attaquent une partie de l'intestin, y créant des blessures, puis des cicatrices, qui en diminuent le diamètre.

«J'aimerais tellement déguster un épi de blé d'Inde, soupire Jonathan Guay. Mais la dernière fois que j'en ai mangé, j'ai été obligé d'aller à l'hôpital», raconte ce jeune homme de 31 ans, atteint de la maladie depuis 7 ans. Il a dû changer radicalement ses habitudes alimentaires. Pour lui, fini les pains de blé entier, les produits laitiers, les aliments trop gras, les légumineuses et la bière. «Je me permets

parfois de manger de la laitue, c'est comme une gâterie pour moi. Sur le coup je suis content, mais je sais que je vais payer pour ça et avoir des crampes», dit-il.

Amélie Laberge, 31 ans, a souffert de la maladie pendant de nombreuses années. Elle devait, elle aussi, suivre un régime très strict. «Dans les pires épisodes, je mangeais des bananes, du Jell-O et de l'Ensure pour survivre», se rappelle-t-elle.

«Les crampes presque chaque jour, c'est ce qui est le plus désagréable», témoigne Jonathan. Les inconvénients de la maladie sont très nombreux. Les douleurs intestinales et le régime spécial sont une chose. L'anémie qui entraîne souvent une importante perte de poids en est une autre.

«Je réussis à m'alimenter relativement bien malgré ma condition. Par exemple, du jus de fruits frais peut remplacer un vrai fruit, pourvu que j'enlève la pulpe», explique Jonathan. Au début, il a consulté

une diététiste. Jonathan a réussi à s'habituer à un rythme de vie plus lent, anémie oblige. Ses crampes le contraignent à manger moins, ce qui provoque de l'anémie. Un problème qui ne peut être résolu puisque manger signifie souffrir. «Il y a des journées où j'ai l'impression de vivre dans un cercle vicieux», raconte-t-il.

### «J'aimerais tellement déguster un épi de blé d'Inde. Mais la dernière fois que j'en ai mangé, j'ai été obligé d'aller à l'hôpital!»

Jonathan Guay, 31 ans atteint de la maladie de Crohn depuis 7 ans.

À 23 ans, Amélie a subi une iléostomie, une ablation totale du côlon. Depuis, elle porte un sac qui recueille ses selles. Grâce à cette opération, sa maladie est complètement réglée. Pour elle, il y a littéralement une vie avant et après l'opération. Elle peut désormais manger tout ce qu'elle veut. «Je suis une goinfre incorrigible», rigole-t-elle. Mais l'adaptation à son nouveau mode de vie n'a pas été de tout repos.

«La première année, j'ai voulu mourir. J'ai eu beaucoup de difficulté à me remettre de l'opération. Je m'en voulais terriblement d'avoir pris cette décision, de m'être laissée convaincre. Mais après un an tout allait bien. J'ai enfin connu la vie qu'on m'avait promise», affirme la jeune femme.

Avec le temps, elle s'est habituée à manipuler son sac, pour le vider et le changer. Elle avoue toutefois avoir eu du mal à accepter son nouveau corps. «Se sentir bien dans sa peau avec un sac de plastique collé sur la bedaine n'est pas évident! J'ai subi l'opération à 23 ans. Vivre avec

les cicatrices qui traversent notre abdomen, lâcher prise sur les bikinis et autres gilets bedaine quand on vient de quitter l'adolescence et ses complexes, c'est comme recommencer à zéro, se rappelle Amélie.

J'ai fini par me rendre compte que personne ne s'apercevait que j'avais un sac sous mon t-shirt», ajoute-t-elle. Sa vie avec un sac est maintenant beaucoup plus simple et plus douce. «Et d'un côté plus personnel, dans l'intimité, avec les garçons, et bien, il est facile de trouver des trucs pour les détourner de notre ventre exceptionnel», lance-t-elle en riant.

De son côté, Jonathan est angoissé à l'idée de porter un sac. Sa maladie étant moyennement active, il n'est pas question en ce moment de subir l'opération. «Si je portais un sac sur moi en permanence, j'aurais honte de mon corps et je ne voudrais plus que ma copine me touche», affirme-t-il.

Mickaël Bouin, gastroentérologue et professeur à l'Université de Montréal est aussi chercheur au centre de recherche du CHUM. Pour lui, l'opération représente un échec du traitement, et donc une intervention de dernier recours.

En ce moment, Jonathan est traité avec du méthotrexate. Ce médicament empêche partiellement le corps de produire un élément essentiel à la reproduction des cellules: l'acide folique. Sans acide folique, les cellules du corps ne peuvent répliquer leur propre ADN et donc, elles meurent avant d'avoir pu se reproduire. Cet effet qui semble nocif est pourtant ce qu'on attend du méthotrexate!

Les crohniens ont un système immunitaire dérégulé. Pour une raison que l'on s'explique mal,



**Simple d'approche et accessible**

**Pour apprendre à:**

- Détecter les signes avant-coureurs
- Survivre au suicide d'un proche

Disponible au [www.editionstnt.com](http://www.editionstnt.com)  
Tel.: (514)256-9000 ou 1-877-256-9009

leurs globules blancs, normalement responsables de défendre l'organisme contre les envahisseurs externes, s'en prennent à des cellules apparemment saines de leur intestin. Les régions où ces globules blancs s'accumulent sont problématiques: une inflammation chronique mène à des ulcères et des lacérations douloureuses.

D'après le docteur Bouin, il n'y a pas de traitement miracle. Cela dépend de la région affectée et de l'activité de la maladie, classée en trois niveaux: légère, modérée et sévère. Le médecin ajoute que la maladie est tout de même plus facile à traiter qu'avant parce qu'il y a plus de médicaments disponibles. L'objectif des traitements et de la médication est toujours de donner une vie des plus normales aux malades.

#### LES EFFETS SUR LA VIE DU MALADE ET DE SON ENTOURAGE

«C'est navrant parce que ma blonde a plus d'énergie que moi. Il arrive très souvent que je ne puisse pas aller au même rythme qu'elle et avoir les mêmes activités», déplore Jonathan. Il avoue du même souffle que sa copine est très compréhensive. «Je sais qu'elle trouve parfois difficile de se plier aux humeurs de mes intestins. Ce sont des dictateurs, des tyrans. Ce sont eux qui décident comment se passera ma journée. Je n'ai aucun contrôle», ajoute Jonathan. Il admet aussi trouver parfois humiliant de demander à ses amis ce qu'ils cuisineront lorsqu'ils l'invitent pour un repas.

Amélie affirme avoir toujours reçu le soutien de sa famille. «Je n'ai pas les mots pour décrire l'appui de mes parents. Ils ne se sont jamais découragés. On avait des activités de retraités: les cartes, les films et les tours de voiture. On a toujours beaucoup ri ensemble. C'était peut-

#### FONDATION CANADIENNE DES MALADIES INFLAMMATOIRES DE L'INTESTIN

La fondation canadienne des maladies inflammatoires de l'intestin sensibilise le public et recueille des dons afin d'aider la recherche. Chaque année, depuis 15 ans, la fondation organise l'événement *À pied ou à roulettes*. Dans près de 80 villes au Canada, des gens marchent, roulent, courent ou pédalent afin de recueillir des dons.

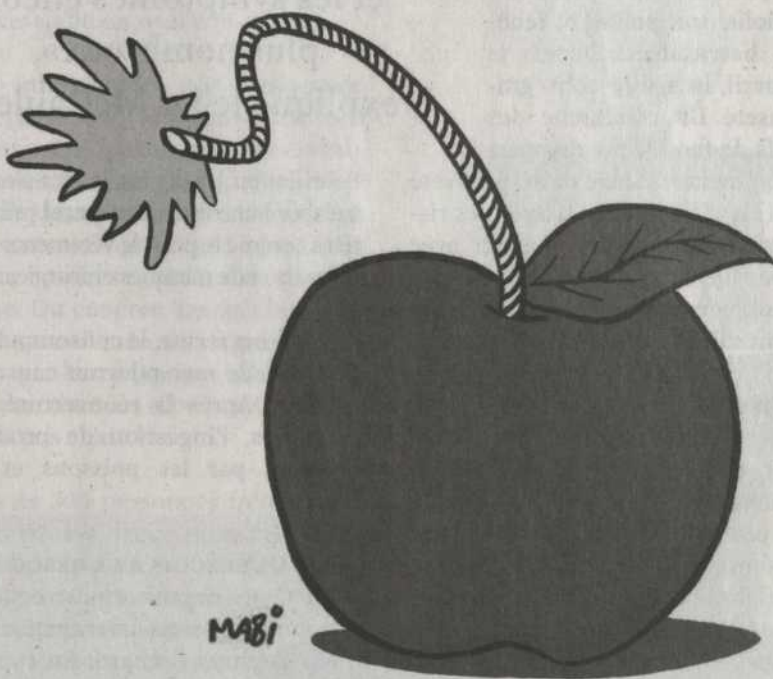
Sur le site [www.crohnquebec.forumactif.com](http://www.crohnquebec.forumactif.com), les malades peuvent partager leur expérience avec d'autres. L'entourage a la possibilité de témoigner et de trouver conseil.

être ça notre secret, la rigolade», se remémore Amélie.

Jonathan désire dire aux proches des personnes atteintes qu'il est important de ne pas tenter les malades avec des aliments qui leur sont interdits. «C'est certain que si tu me proposes des framboises, je vais avoir le goût d'en manger. Je dois me contrôler», dit-il. «Pour eux, il est

souvent très difficile de discuter de leurs douleurs parce que les maux du ventre, ce n'est pas très glamour. On parle souvent de diarrhée», affirme le docteur Bouin.

Optimiste, Jonathan fonde beaucoup d'espoir en l'avenir. «Je considère que ma condition est temporaire. La science trouvera certainement un remède un jour», conclut-il.



UNE SEULE POMME SUFFIT À INFLIGER D'AFFREUSES CRAMPES

L'impact humain de la marée noire

# Au cœur de la tempête

AMÉLIE LÈVESQUE

**Les pêcheurs américains sont confrontés à la pire catastrophe écologique de leur histoire. La détresse psychologique menace de devenir le premier symptôme de la marée noire sur une communauté déjà frappée par l'ouragan Katrina.**

La Nouvelle-Orléans porte encore les marques de l'ouragan Katrina qui l'a frappée il y a cinq ans. Si le quartier touristique n'a pas perdu son aplomb, le visiteur n'a qu'à traverser quelques rues pour découvrir des maisons abandonnées à leurs décombres, des immeubles à moitié démolis, aux portes et fenêtres barricadées. Depuis le 20 avril, la marée noire gratuite BP condamne des chefs de famille au chômage et augmente le niveau de pauvreté déjà élevé des États du Sud. Les risques physiques d'un contact avec le pétrole brut sont réels, mais les conséquences psychologiques pourraient s'avérer plus dévastatrices.

## CHERCHEURS INQUIETS

Gina Solomon dirige une étude pour documenter les impacts du déversement de pétrole sur la santé des pêcheurs relégués au nettoyage du sinistre. Médecin et chercheuse spécialisée en médecine environnementale, le Dr Solomon a identifié les principaux dangers. La population peut être incommodée par les vapeurs nocives des produits chimiques présents dans le pétrole

et les dispersants. Des médecins ont été consultés pour maux de tête, étourdissements, nausées et vomissements, douleurs à la poitrine et problèmes respiratoires. Le contact direct avec les balles de goudron ou l'eau contaminée peut avoir un effet sur la peau.

La tension que subit cette communauté s'ajoute à la récession et au passage de Katrina cinq ans auparavant.

«Leur stress est cumulatif, et les symptômes encore plus nombreux», explique le Dr McCauley.

Pour limiter les dégâts, le Dr Solomon a élaboré une liste de mesures préventives comme le port de vêtements protecteurs et de masques chirurgicaux.

À plus long terme, la consommation de fruits de mer pourrait causer le cancer. Après la réouverture des pêcheries, l'ingestion de produits toxiques par les poissons et les

crustacés contaminés inquiète. La population est mal informée car les données rendues publiques par les agences américaines sont incomplètes. Le pétrole contient des substances chimiques qui affectent les hormones. Des problèmes de reproduction peuvent survenir, comme la diminution de la taille des organes sexuels, la baisse de production du sperme ou l'infertilité.

## IMPACT ÉMOTIF

En plus des symptômes physiques, les professionnels de la santé craignent surtout les répercussions sur le moral. Selon Linda McCauley, de l'Université Emory d'Atlanta et spécialiste en santé environnementale, la marée noire représente un grave danger pour la santé mentale. «Nous prévoyons observer l'augmentation de la dépression, de l'anxiété, de la violence familiale et de l'abus d'alcool et de drogues. Bref, tout ce qui arrive quand une famille est soumise à un stress intense», explique-t-elle. Le Dr McCauley participera à une étude financée à 10 millions de dollars par BP afin d'exposer les risques à plus long terme sur la population du littoral.

## LES QUÉBÉCOIS À LA RESCOURSSE DES AMÉRICAINS

Plusieurs organisations recueillent des dons pour soutenir la population américaine dans cette crise, dont la *Gulf Aid Acadiana* parrainée par Zachary Richard. En compagnie d'une vingtaine d'artistes québécois, il a enregistré deux chansons, disponibles sur iTunes. Les profits amassés vont en totalité aux pêcheurs du golfe du Mexique.

Elle doute de la capacité des institutions à prendre en charge les résidents des cinq États touchés. Non seulement les ressources sont-elles limitées, mais la culture de la communauté de pêcheurs est particulière. «Ce sont des gens indépendants, qui même en temps normal ne viennent pas chercher les soins de santé nécessaires. Des travailleurs autonomes qui gèrent de petites entreprises et qui n'ont pas d'assurance», précise la spécialiste de la santé.

La tension que subit cette communauté s'ajoute à la récession et au passage de Katrina il y a cinq ans. «Leur stress est cumulatif, et les symptômes encore plus nombreux», explique le Dr McCauley. Les comportements autodestructeurs seront de plus en plus fréquents», craint-elle.

#### TRISTE PALMARÈS

La Louisiane est le deuxième État le plus pauvre des États-Unis et compte le plus haut taux d'enfants vivant sous le seuil de la pauvreté: 38% des enfants vivent dans des foyers à faible revenu (16 000\$ pour une famille de trois et 19 000\$ pour quatre), contre la moyenne nationale de 17%. C'est dire que dans l'État cajun, environ 2 enfants sur 5 sont dans le besoin.

Les plus jeunes subissent aussi la catastrophe. C'est pourquoi le St-Bernard's Project a mis sur pied des activités pour les occuper. Les enfants de pêcheurs passent leurs vacances sur les bateaux ou à jouer dans l'eau. L'été dernier, il fallait trouver une solution pour sortir les rejets de la maison et laisser leurs parents gérer leurs soucis.

#### RECONSTRUCTION HUMAINE

L'organisme communautaire St-Bernard's Project est né après la

dévastation causée par Katrina. Les 23 000 bénévoles de l'organisme ont reconstruit plus de 300 habitations détruites par les inondations suivant l'ouragan. «La vie des gens qui retournaient dans leur maison était bouleversée. Nous avons réalisé que non seulement nous reconstruisions des maisons, mais qu'il fallait aussi le faire avec des vies», relate Joycelyn Heintz, coordonnatrice du projet.

Situé dans la paroisse de St-Bernard en Louisiane, l'organisme offre des services de santé mentale aux victimes de la marée noire et aux survivants de Katrina. L'équipe d'intervenants a choisi de cibler les femmes des pêcheurs. Joycelyn Heintz a organisé des tables de discussion avec elles. Durant les échanges, elle les invite à exprimer leurs besoins. Elle profite de l'occasion pour leur apprendre quelques techniques de gestion du stress. «Elles ne réalisaient même pas qu'elles étaient en thérapie», relate-t-elle en souriant.

Les intervenants ont également rencontré une association de pêcheurs. Les principaux intéressés étaient mal à l'aise avec l'idée de recevoir des services. Ils ont changé d'opinion lorsqu'on leur a parlé des effets du stress sur leur santé physique. Du concret. Les pêcheurs se sont quand même entendus pour dire que leurs femmes allaient venir chercher ces services. Certainement pas eux!

Plus de 300 personnes fréquentent la clinique. Chaque semaine, l'équipe rencontre 80 à 90 patients. Les services offerts sont variés: thérapie individuelle et de groupe, suivi post-traumatique. Les personnes intéressées peuvent

aussi y suivre des ateliers de gestion du stress: techniques de respiration, de relaxation ou d'imagerie mentale.

De cette façon, les intervenants espèrent que les gens qu'ils rencontrent pourront à leur tour détecter les signaux de détresse chez leurs proches et les aider.

C'est la seule clinique dans les environs où il est possible de rencontrer gratuitement un psychiatre, un psychologue ou un travailleur social. Ailleurs, on doit déboursier en moyenne 250\$ pour une consultation, à moins d'avoir accès à un régime d'assurance.

Les services offerts au St-Bernard's project sont vitaux pour les habitants de la Louisiane et des États voisins. On travaille à briser le tabou de la santé mentale et à acheminer l'aide à ceux qui en ont besoin.



# Analphabète en cage

COLIN MCGREGOR - PRISON DE COWANSVILLE

**La prison est un monde sans arbres. Peut-être par souci de sécurité, on a peur que leur présence serve de cachette pour un prisonnier ou pour y enfouir de la drogue et des armes.**

Mais nous avons un jeune érable, d'une trentaine de pieds, seul dans un coin de notre jardin, à proximité de la clôture de barbelés qui délimite le monde libre de notre univers. Chaque semaine, je m'assois sous cet arbre, sur une table de pique-nique, avec un codétenu. Il a 65 ans. Il a dirigé des entreprises, a été marié deux fois, est père de plusieurs enfants dont quelques-uns en bas âge. Mais il ne sait pas lire. Nous nous assoyons avec des bouquins. Il insiste toujours pour s'asseoir sous cet arbre isolé. Il l'appelle son arbre porte-bonheur car c'est là qu'il a commencé à lire.

Il n'y a pas de lien plus direct que l'analphabétisme et l'activité criminelle. Dans les pénitenciers fédéraux, un détenu sur 25 n'a jamais mis les pieds dans un établissement post-secondaire. 7 prisonniers sur 10 sont analphabètes. Ce qui engendre la frustration. Illettrés, ils sont incapables de trouver un emploi, de se faire comprendre. Alors ils plongent: ils volent, ils deviennent violents. Ils boivent et consomment de la drogue. Le décrochage scolaire et le crime sont des frères siamois.

Un détenu analphabète ne peut lire la décision du juge qui l'envoie en prison ou les évaluations correctionnelles qui déterminent si, ou quand, il pourra être relâché. Nous avons de longues heures à passer avec nous-mêmes dans notre cellule. Lire remplit du temps. C'est une façon de s'évader mentalement. Les Romains appelaient le monde de la littérature, le royaume de l'ombre.

L'accès à son intérieur. Pour la plupart des prisonniers, c'est un endroit malheureusement inaccessible.

Mon codétenu de 65 ans veut faire la lecture à ses enfants et ses petits-enfants quand il sortira. Moi, je suis diplômé de l'université. J'ai été écrivain et professeur avant de me retrouver en prison. Je ne suis pas un saint: je m'ennuie et je veux utiliser ma formation. C'est pourquoi nous nous retrouvons sous son arbre porte-bonheur. Il lit une phrase avec hésitation. Il jette un coup d'œil au-dessus de lui, vers les feuilles qui virent au rouge. «Merci mon Dieu, dit-il pour lui-même. Je ne pensais jamais que je saurais lire.» J'aperçois une larme se former au coin de son œil. Cette goutte d'eau salée représente le salaire de ma journée.

Lire est tout un défi en prison. Il y a bien une école avec des enseignants très dévoués. Mais l'école fait peur aux gens qui ont eu des problèmes avec les règles scolaires quand ils étaient jeunes. Et les écoles en prison sont pleines de règles. Il y a aussi une bibliothèque. Mais elle intimide les détenus qui ont de la difficulté à lire. Chaque rangée de livres rappelle sans cesse leur faiblesse. Et une prison n'est pas un endroit où afficher sa faiblesse. De plus, nous ne sommes pas autorisés à recevoir des livres par courrier, sous prétexte qu'ils pourraient renfermer de la drogue, nous dit-on. Il n'y a pas d'Internet et les rares ordinateurs sont occupés aussitôt qu'ils se libèrent.

Un groupe de Cowansville, principalement des enseignants à la retraite, nous visite à la chapelle deux vendredis par mois. Le curé, un ancien professeur, nous offre le local et prépare le café. Les professeurs forment

des tuteurs parmi les détenus – nous sommes 4 présentement – et travaillent avec les étudiants. Ils donnent des certificats et des récompenses. C'est important d'identifier et de célébrer le succès. Ça motive.

C'est un samedi gris et venteux. L'atelier de la prison n'a pas de travail pour moi aujourd'hui. Mon codétenu de 65 ans est émotif. «Quand je vais sortir, me dit-il, je vais pouvoir lire à mes petits-enfants, tu sais. Je n'aurai pas besoin de leur dire que je suis trop occupé et de les envoyer vers leur mère. Ils vont être surpris!» Il sourit. Quand on est une armoire à glace, investi de responsabilités et beaucoup de fierté, on cache son analphabétisme. Ce secret s'insinue dans notre âme et la dévore.

Nous sommes sous son érable porte-bonheur quand la pluie se met à tomber. Les gouttes tachent les pages ouvertes de nos livres, formant des images ressemblant au test de Rorschach. À l'intérieur, les salles de récréation sont bondées de joueurs de poker. Nous n'avons aucun endroit où aller pour continuer notre lecture. Mon codétenu se masse l'épaule. «On peut revenir demain? me demande-t-il, hésitant. À moins que mon épaule ne me fasse trop souffrir.» Il déplie son bras pour me montrer d'où vient sa douleur. Il ne semble vraiment pas avoir mal. Il a juste peur qu'un jour il ne fera plus de progrès. Que soudainement, il ne sera plus capable de lire. Je suis incapable de calmer ses peurs. Demain, il viendra peut-être. Sinon, j'apporterai mon roman. Je lirai, seul, sous l'érable, avec la brise comme compagnon. L'instant d'une heure, je ne serai plus en prison. Je voyagerai dans le royaume des ombres.



# Pour cultiver son jardin intérieur...

*Des livres à découvrir*



9,95\$

Quand un homme accouche...

RAYMOND VIGER

À la suite de plusieurs expériences douloureuses, l'auteur présente l'accouchement de son enfant intérieur. En quête de sérénité, il se laisse guider par cet enfant. Ce roman est le premier d'une trilogie présenté dans sa version originale, il a été réécrit pour être inclus dans L'Amour en 3 Dimensions qui présente la trilogie complète.

Après la pluie... le beau temps

RAYMOND VIGER

On ouvre ce recueil au hasard et on se laisse bercer par ses textes remplis d'émotions et de sagesse. Chaque histoire nous permet de découvrir les différentes émotions qui nous habitent. Une aide lorsque nous traversons une période de crise, un soutien vers l'expression de nos émotions.



9,95\$

L'Amour en 3 Dimensions

RAYMOND VIGER

Par ce roman, l'auteur nous présente différentes facettes de l'amour. Chaque événement qui nous bouscule apporte un petit cadeau qu'il nous faut découvrir. Tantôt humoristique, tantôt teinté d'émotions, ce roman nous enseigne quelque chose de magique.



19,95\$

AU QUÉBEC

Disponible dans toutes bonnes librairies. En ligne [www.refletdesociete.com](http://www.refletdesociete.com)  
Par la poste 4233 Ste-Catherine Est Montréal, Qc H1V 1X4 (514) 256-9000  
(Ajouter 2,95\$ pour la taxe et les frais de livraison)



POUR L'EUROPE

Librairie du Québec [www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr) 30 rue Gay Lussac F-75005 Paris  
Tél: 33 1 43 54 49 02 / Carrefour des Mondes 89700 Tonnerre France  
Tél: 33 386 75 91 30 [carrefourdesmondes@orange.fr](mailto:carrefourdesmondes@orange.fr)

L'ART DE LA RUE EN VITRINE ...

# LE GRAFFITI SOUS LA LOUPE !



Voici quelques images de la cuvée 2010.

Chaque automne depuis quelques années, La Maison Simons est heureuse d'appuyer la démarche du Café-Graffiti en proposant aux jeunes qui le fréquentent de collaborer à l'élaboration de nos vitrines de la rentrée.

C'est avec beaucoup de sérieux et une attitude très professionnelle que ces jeunes abordent ce projet et mettent leur art à profit pour réaliser une véritable œuvre de communication graphique, exposée dans les vitrines de nos magasins.

Le Café Graffiti est là pour créer un pont dans la vie de ces jeunes et les aider à leur faire découvrir leurs forces vives et à révéler leurs talents. La Maison Simons est fière de participer à cette démarche et à encourager leurs efforts.

Nous souhaitons à tous ces jeunes talents la meilleure des chances et longue vie au Café-Graffiti !

 **simons**

QUÉBEC PLACE STE-FOY, GALERIES DE LA CAPITALE, VIEUX-QUÉBEC  
MONTREAL CENTRE-VILLE, PROMENADES ST-BRUNO, CARREFOUR LAVAL  
SHERBROOKE CARREFOUR DE L'ESTRIE

# Soutenez la cause et affichez vos couleurs



GRANDEUR: S • M • L • XL

GRANDEUR: S • M • L • XL



**Prix: 19,95\$**  
plus 6,95\$ taxes et transport



**Prix: 9,95\$**  
plus 3,55\$ taxes et transport

Tél.: 1.877.256.9009

Tél.: 514.256.9000

[www.cafegraffiti.net](http://www.cafegraffiti.net)

[journal@journaldelarue.ca](mailto:journal@journaldelarue.ca)